121.

PRIX DU VOLUME : 10 NGR.

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger.

413

COLLECTION MELINE.

AIMÉE

PAR

PAUL FÉVAL

I

BRUXELLES
MELINE, CANS ET COMP^IE

LEIPZIG
ALPHONSE DÜRR,

1860

Édition interdite pour la France.

AIMÉE

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite pour la France.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, rue de Pachéco, 12.

COLLECTION MELINE.

AIMÉE

PAR

PAUL FÉVAL

I

BRUXELLES
MELINE, CANS & COMP^IE

LEIPZIG
ALPHONSE DURR

1860

WOJEWÓDZKA I MIEJSKA BIBLIOTEKA PUBLICZNA w Rzeszowie

A-30438/1

80722

35361

Wojewódzka i Miejska
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie

A-30438/t.1

001-0035361--00

ENVOI.

—

On vous a mal raconté le petit roman de mes amours. Ce masque de plâtre moulé sur le visage d'une femme morte et ce poignard napolitain sont chez moi, il est vrai ; — il est vrai que la femme était admirablement belle et que le poignard bien trempé fit son devoir. — Mais je vous montrerai, quand vous voudrez, sa pointe vierge que jamais la goutte de sang ne toucha.

Il y eut des heures délicieuses parmi ces cruelles journées. Je ne sais pas lequel j'aime

le mieux de vous ou de celui que vous aimez. Je vous souhaite à tous deux le bonheur calme et pur qui fut le dénoûment des agitations de ma jeunesse.

I

MON PÈRE. — LES PETITES DEMOISELLES D'ABLON.

Le poignard n'est ni riche ni beau. C'est tout uniment cette arme que vont acheter les fous quand la pensée du crime a pris d'assaut leur cerveau malade. Mais je n'étais pas fou. Et je ne sais si l'action que je voulais commettre était un crime.

Quand vous verrez le masque de plâtre, vous remarquerez trois choses : la suprême beauté des lignes, la trace effrayante des tortures morales qui furent assez fortes pour

tuer, — et par-dessus tout, au travers de ce martyre pétrifié, un calme étrange qui étonne et qui console.

Elle aurait maintenant vingt-quatre ans. Voilà trois ans aujourd'hui que je mis sur son lit un bouquet des roses qu'elle aimait. Les roses n'eurent pas le temps de se flétrir. Ce fut dans leur parfum que s'exhala son dernier souffle.

Je vous ai parlé souvent de mon père. Mon père n'avait pas plus de quarante ans, quand je quittai le collége Louis le Grand avec le titre de bachelier ès lettres. C'était un homme du midi, très-beau, très-brun, élégant jusqu'à la recherche, raffiné dans ses goûts, un peu méticuleux dans des habitudes et déjà pris de fatigue, parce qu'il s'était efforcé beaucoup.

Ceux qui l'ont connu se souviennent de lui ; sa conversation avait un grand charme, quand il voulait bien *faire des frais*. Il savait énormément ; il ne savait pas assez profondément pour que son érudition fût offensante. Je rencontre encore parfois des gens à jargon qui me disent : « Votre père était un type. »

Je soupçonne que ce mot grec a dans leur bouche une signification quelconque.

Pour ce qui est de moi, mon père prenait rarement la peine de *faire des frais* quand nous étions seuls. Je ne voyais guère que sa lassitude et je ne sais quel ennui découragé qui allait s'aggravant de jour en jour.

Je l'aimais de tout mon cœur ; je suis sûr qu'il avait pour moi toute l'affection que commande la nature, mais nous n'étions pas très-liés. Il me semblait parfois que je l'ennuyais. Il était homme du monde à ce point de ne plus être assez homme de famille. Il lui fallait le monde. Dès qu'il rentrait dans son intérieur, ses puissances se détendaient en une sorte de paresse engourdie. Il y a du comédien dans l'homme du monde. Chacun peut savoir ce qu'est le comédien hors du théâtre.

Mon père était veuf. J'aurais dû vous le dire tout de suite. Ce qui manquait chez nous, c'était la mère : le cœur de la maison.

Le jour de la sortie du collége est, pour la plupart, une date radieuse. Ce n'est pas un bon endroit que le collége ; mais on y est du moins

à l'abri du mal de la solitude. Je me souviens que, le soir de la distribution des prix, quand je vis en rentrant le valet de chambre endormi qui attendait mon père, le silence de cette demeure déserte pesa lourdement sur moi. Tout le monde, à Louis le Grand, disait : « Ma mère, mes sœurs, mes frères... »

Mon père menait la vie de garçon dans les limites de la plus rigoureuse décence. Il avait une sobriété de femme ; s'il était toujours absent, c'est qu'il n'y avait rien chez lui pour le retenir.

Cette première nuit je dormis peu. Je fis dessein de me marier très-jeune et de tâcher d'entrer par mon mariage dans une famille nombreuse. Il me fallait un beau-père, une belle-mère, des belles-sœurs en quantité. Je comptais adorer tout cela, — et que de bonnes soirées je rêvais au château là-bas, sous le vaste manteau de l'âtre !

Le lendemain, mon père me fit mander à son chevet. Je le trouvai vieilli depuis les vacances dernières. Il m'embrassa ; sa belle figure pâlie eut une expression de sensibilité triste, quand il me dit :

— Charles, tu ressemble trait pour trait à ta mère.

Toute sa jeunesse revenue était dans le regard qu'il jeta au pastel, suspendu au-dessus du piano ; une tête blonde, pensive et fine, avec un beau sourire sérieux et cette douceur rêveuse des gens qui doivent s'en aller vers Dieu avant l'âge mur.

Mais je ne veux pas parler ici de ma mère. Je suis jaloux, c'est le pli mystérieux de ma mémoire ; c'est la fleur chère et sacrée de mon souvenir.

Mon père me dit :

— Te voilà un homme, Charles... Si tu échappes au blond fade, tu seras remarquablement beau garçon... Que veux-tu faire?

— Ce que vous voudrez, papa, répondis-je.

Ses sourcils se froncèrent légèrement, mais il reprit presque aussitôt en riant :

— Au fait, je suis ton *papa*, comme tu dis... Les gens qui se moquent de ces mots-là sont stupides...

— S'il vous plaît que je vous nomme autrement..., commençai-je.

— Est-ce que tu serais maladroit, Charles? m'interrompit-il brusquement.

Je sentis le rouge me monter au front. Il me tendit la main et continua :

— Je te donne à choisir entre toutes les professions, excepté la mienne.

Je n'ai pas jugé à propos de vous rappeler quelle était la profession de mon père. Il faisait des livres. Ses livres doivent être bons puisqu'ils sont restés. Il avait eu en sa vie de très-grands succès.

J'avoue qu'il m'était venu parfois en tête de continuer la renommée paternelle. Je m'accordais *in petto* de la facilité, quelque style et beaucoup d'imagination.

— Mon père..., voulus-je répondre.

— Pourquoi ne m'appelles-tu plus papa? s'écria-t-il ; ai-je un faux toupet ou la barbe teinte? Suis-je une vieille coquette? M'a-t-on tourné en ridicule auprès de toi?

Il rejeta sa couverture d'un coup de pied et sauta hors de son lit. Je m'accuse d'avoir eu la pensée que mon père agissait ainsi pour me montrer la solidité de sa jambe fine et bien

prise. Il est certain qu'il tenait à ne point passer pour un barbon.

— Sonne Liban! m'ordonna-t-il, et va te promener.

Liban, c'était son valet de chambre : un maraud de comédie assez fidèle, qui lui demandait toujours bien respectueusement la permission de lire ses ouvrages, dont on parlait tant! Il n'abusait pas de la permission donnée.

Je sonnai Liban. Mon père me dit, comme je passais le seuil :

— Fais toujours ton droit, Charles. C'est la grande route.

Le lendemain de cette première entrevue, Liban me donna une lettre où mon père m'annonçait qu'il était parti pour les Eaux-Bonnes. Il m'engageait à voir un peu nos connaissances de famille dont il faisait la liste. Sa lettre était simple et bonne.

Liban me dit :

— Monsieur part comme cela à l'*impréviste* et revient de même semblablement. C'est le papillon de l'inconstance, vulgairement parlant.

Je regardai Liban avec beaucoup d'attention. Il le méritait par son style.

Liban avait ces phrases agréables et fleuries, toutes les fois que son maître était absent.

— Je vais faire la tournée des journaux, ajouta-t-il ; si vous avez des commissions sur mon chemin, pas de compliments !

Liban me parlait à la seconde personne et ne m'appelait point monsieur. Liban n'était pas un de ces valets de grande maison qui donnent du *monsieur le comte* aux marmots. Il avait sur moi des pensées de domination et me traitait en conséquence.

Je pris le courage de lui demander, bien qu'il m'imposât un peu, ce qu'il entendait par ces mots *faire la tournée des journaux*. Il me répondit :

— Monsieur aime qu'on mette dans les nouvelles diverses : « M. Félix de *** est parti ce soir pour les Eaux-Bonnes. » Ou bien : « Parmi les touristes de distinction qui fréquentent, cette année, les eaux des Pyrénées, on cite notre célèbre écrivain, Félix de ***. »

Je regrettai ma question et je congédiai Liban, qui me dit avant de s'en aller :

— On ne fait pas de cuisine ici pendant les absences de monsieur. Voilà pour le restaurant.

Il déposa deux louis sur le marbre de ma cheminée.

Nous étions au mercredi.

Depuis lors, tous les dimanches, Liban qui était intendant général, me compta trois louis. C'était uniquement pour ma nourriture et mes menus plaisirs. Liban se chargeait de régler les petites notes de mes fournisseurs.

La première fois que Liban me mit de l'argent dans la main, je fus humilié : la seconde fois, cela me sembla tout simple. J'étais plus vieux d'une semaine. Pour employer l'expression des baigneurs, j'avais pris mon eau dans Paris. Liban m'apparaissait déjà ce qu'il était en effet : une personne d'importance. Son titre de valet de chambre mentait. On connaissait Liban dans les journaux, dans les revues, chez les libraires. Si Liban eût voulu se faire immor-

tel, plus d'un éditeur lui aurait acheté ses mémoires.

A l'époque dont je parle, c'était un homme de trente à trente-cinq ans, bien planté, solide et un peu trop charnu. Il poussait très-loin la recherche dans sa mise. Il portait tabatière en platine russe et chevalière d'or. J'ai souvent entendu le tailleur affirmer que Liban était bien plus difficile à habiller que son maître.

Le matin, quand il s'asseyait, tout de noir vêtu, dans le fauteuil de mon père, pour dépouiller les journaux et la correspondance, il était réellement majestueux.

— Ce n'est pas la peine d'envoyer à monsieur toutes ces insignifiances, avait-il coutume de dire. Il est là-bas pour se faire du bon sang, vulgairement parlant. Les lettres sont au panier comme chez elles.

Les lettres allaient au panier. Liban prenait une feuille de papier et faisait son rapport laconique, destiné à tenir mon père au courant des événements de Paris. Liban avait une superbe

écriture de sergent comptable, nette, régulière et un peu renversée.

Je donne un spécimen de ses rapports :

« Mardi, 1er septembre. — Cinq visites, dont un directeur ; trois lettres ; deux journaux qui parlent de monsieur.

» Mercredi, 2 septembre. — Billet de garde ; service pour la première des *Trois Favorites*, deux actes, par M. ***. (On annonce un *fiasco :* je tiendrai monsieur au courant.) Invitation à dîner chez madame de **. Un coup d'épingle dans le *Corsaire-Satan*. Pas fort. »

Et ainsi de suite.

Liban mettait à la poste, tous les cinq jours, ces remarquables résumés de la situation.

Il passait ses soirées au théâtre. De l'orchestre, où je payais ma place, il m'arrivait parfois de le voir en loge avec des dames très-passablement tenues.

J'essayai une fois de le regarder fix ment. C'était un maraud bien élevé. Il tint bon et ne voulut pas me reconnaitre.

Le lendemain matin, en brossant ma redin-

gote (car il brossait mes habits, malgré sa haute position), il me dit :

— Vous êtes donc un sauvage, M. Charles, vulgairement parlant ?

— Pourquoi cela, Liban ? demandai-je.

— Vous êtes, me répondit-il, dans l'âge du dégourdissement successif où la jeunesse apprend à se connaître... C'est stupéfiant de vous voir toujours seul !

Je crois que je rougis.

Liban déposa la brosse pour prendre sa tabatière. C'était un priseur magistral.

— J'éprouve, continua-t-il, une méfiance machinale au vis-à-vis du chat qui dort. Trop est trop, vulgairement parlant. L'homme n'est pas une demoiselle. Dix francs, que vous ferez une faridondaine avant la fin des vacances !

Je ne relevai point la gageure ; mais j'eus quelque peu honte de la vertueuse tranquillité de ma vie.

Mon père était un homme d'art. Vous savez comme moi qu'il a occupé un rang fort éminent dans les lettres. Les tendances des der-

nières années du règne de Louis-Philippe ont *démodé* le genre qu'il affectionnait. Il est mort silencieusement ; mais je penche à croire que la postérité, plus juste, lui donnera son héritage de gloire.

Mon père avait dans ses œuvres cette sobriété qui est un don. Je sais des gens qui le relisent. Entre auteurs vivants, la hiérarchie ressemble toujours au testament de Louis XIV. L'avenir casse fréquemment la sentence hâtive des contemporains.

Le pavillon qu'il occupait, au fond de cet admirable jardin, au coin des rues d'Astorg et de Penthièvre, dans le faubourg Saint-Honoré, était assurément le logis d'un artiste et d'un penseur.

Vous vîntes un soir avec votre mère. Vous étiez tout enfant et si farouche ! Les demoiselles d'Ablon vous firent jouer avec la chèvre. Vous souvenez-vous de cette pelouse ovale au centre de laquelle s'étendait la pièce d'eau, petit lac limpide et calme où deux saules pleureurs de cent ans miraient la guipure légère de leur feuillage ?

Et la terrasse, vous en souvenez-vous? De vieux murs fleuris où se tordaient les pampres ? Il y avait à la corniche ces trois pierres avec leurs chevelures de mousse, tout auprès du figuier, dont les racines étaient gênées par cette clématite envahissante.

Le figuier, opprimé, n'avait point de fruits ; mais, l'automne venu, quelle odorante et opulente moisson de fleurs ! En regardant ce figuier stérile et nerveux, j'ai souvent songé aux hommes que nous appelons des fous parce qu'ils troquent la réalité contre le rêve.

Le figuier donnait tout à la clématite, l'amoureux ! l'extravagant ! Et la clématite ne lui rendait que des fleurs !

C'était bien une fleur, cette Sophie d'Ablon ! mais vous l'avez oubliée. Sophie allait avoir l'âge d'une demoiselle ; vous étiez une bambine. Vous préfériez l'autre fille de madame d'Ablon : Aimée, qui avait dix ans et qui se laissait martyriser par vous.

Laquelle était la plus victime? Aimée ou la chèvre ?

Madame d'Ablon était la veuve d'un receveur général : une grande femme triste, malade, gracieuse dans ses mouvements un peu fatigués, figure osseuse et chevaline, quand on la surprenait le matin, en négligé ; le soir, en toilette, une femme très-belle et portant sur ses traits, sculptés hardiment, un suprême cachet de distinction.

Elle appartenait à une famille noble. Elle avait dérogé, malgré l'apostrophe glissée par le receveur général entre les deux premières lettres de son nom.

Tout cela était sur son visage, figurez-vous : l'origine aristocratique et la demi-mésalliance. Ces têtes de femme qui ont à peine ce qu'il faut de chair sous la peau, expriment tout.

Je ne sais pas à qui ressemblait Aimée, la pensionnaire, bonne comme le bon pain, mais insupportable ; je sais que Sophie était tout le portrait de sa mère.

Elle lui ressemblait splendidement, comme la rose, balancée encore sur sa tige fière, ressemble à sa sœur flétrie et coupée de la veille.

Biblioteka Publiczna w Rzeszowie

Je suis fâché que vous ne vous souveniez pas ! vous diriez : « C'est cela. J'en suis content ; » car mes coups de pinceau, dont chacun réveille en moi quelque savoureuse et intime sensation, deviendraient superflus.

Oh ! la chère verdure, qui allait s'empourprant sous les rayons de l'automne ! oh ! la pelouse veloutée que l'averse emperlait ! les grands arbres qui cherchaient l'air au-dessus des maisons jalouses ! l'oiseau des champs égaré qui chantait, invisible, dans les tilleuls !

Ma jeunesse ! toute ma pauvre jeunesse !

Je recevais souvent des invitations. Mon père ne m'avait pas oublié, malgré son apparente insouciance. J'étais recommandé dans une douzaine d'excellentes maisons, bourgeoises ou nobles, tant à la ville qu'à la campagne, et j'aurais pu, si je l'avais voulu, passer mes vacances en festins. Mais j'avais coutume de dire à Liban et à madame Bouilly :

— Je n'aime pas le monde.

Je n'allais nulle part.

Madame Bouilly et Liban étaient véritable-

ment tout mon cercle. Madame Bouilly tenait un cabinet de lecture, rue Saint-Lazare. J'avais un abonnement chez elle. Je crois que Liban lui vendait au rabais les romans de mon père. Il m'est arrivé, du moins, d'entendre celui-ci se plaindre amèrement quelquefois de ne posséder point d'exemplaire de ses propres ouvrages.

Madame Bouilly était une femme lettrée, tout à fait à la hauteur du sacerdoce qu'elle exerçait. Il faut bien avouer que, dans notre belle France, à de très-rares exceptions près, les seuls livres qui soient lus universellement sont les mauvais livres. Madame Bouilly, esclave du public perverti qui la faisait vivre, possédait une vertueuse collection de ces bouquins idiots, écrits pour les danseurs de Mabille et leurs dames. Quand le préfet de police s'occupait d'une obscénité sous couverture jaune, elle l'achetait à prix d'or. C'était, du reste, une très-honnête personne, qui savait par cœur les *faits divers* du *Constitutionnel*, et qui me vendait à la curiosité de ses abonnés sous ce nom : *le petit de M. Félix de ***.*

Le sobriquet a failli me rester. J'ai longtemps évité le coin de la rue Saint-Lazare, où je ne pouvais passer, sans que le commis du marchand de parapluies et le buraliste des omnibus me montrassent au doigt avec une bienveillante vanité, en disant :

— C'est le petit de M. Félix de***, l'auteur !

Madame Bouilly lisait peu, d'après le fameux axiome qui chausse mal les cordonniers. Elle avait néanmoins, sur la littérature contemporaine, des idées sages et surtout très-arrêtées. Trois catégories d'écrivains existaient pour elle : les auteurs gais, les auteurs noirs et les *midi à quatorze heures*.

Elle aimait les auteurs gais, principalement ceux qui passent leur vie à répéter la chanson de l'étudiant et de la grisette. Cela amène les rentiers à parapluie.

Elle adorait les auteurs noirs. Les vieilles dames, propriétaires de gros petits chiens, ne s'abonnent que pour les adultères et les assassinats.

Elle se défiait des *midi à quatorze heures* :

Lamartine, Victor Hugo, Musset, Balzac, de Vigny, George Sand, etc.

Pourquoi ?

Parce qu'au lieu de raconter tranquillement l'histoire de Théodore et d'Émilia, ces fiévreux s'en vont quêtant, s'efforçant, cherchant, battant les buissons de l'imagination et de la poésie.

— Pas vrai? disait-elle volontiers; le client prend un livre pour savoir ce qui arrivera. Il n'y a pas d'ennuyeux comme les bavards, descriptifs, sermonneurs et autres. Le soleil se couche dans la montagne : c'est bien, ça suffit. Le client ne s'embarrasse pas des couleurs de la nature. C'est Adolphe qui est le héros du roman et non pas le soleil. On dit qu'ils ont du génie, ça m'est bien égal. Sans les demoiselles des banquiers qui lisent en cachette, on perdrait sur la location.

J'étais un amoureux des *midi à quatorze heures;* mais madame Bouilly me pardonnait à cause de mon père, qui avait de jolies qualités comme écrivain noir.

Je passais mes journées entières à lire. Ma

chambre donnait sur les jardins. Je voyais de ma fenêtre le parterre de madame d'Ablon et la pelouse commune où la chèvre s'ennuyait.

Un soir que j'avais dévoré tout le premier volume de *Notre-Dame de Paris*, je vis Sophie, l'ainée des demoiselles d'Ablon, accroupie dans l'herbe, à côté de la chèvre. Ce tableau m'enchanta. Je donnai à la chèvre le doux nom de Djali, et mademoiselle Sophie me représenta Esméralda au naturel. Jusqu'alors, je ne l'avais pas beaucoup remarquée. Elle était dans un âge pénible, où les jeunes filles ont de longues jambes et des mains rouges. Cela ne l'empêchait pas d'être une charmante créature, quand l'appui de sa fenêtre me la montrait à mi-buste; mais, dès qu'elle marchait, ses grands pieds battaient maladroitement le sable, et ses épaules pointues relevaient à tour de rôle son petit camail de soie noire d'une façon toute disgracieuse.

Liban avait coutume de dire en parlant d'elle:

— Elle est du bois dont on fait celles qui ont le fil!

Mais Liban, après tout, n'était qu'un domestique. Ce devait être un juge médiocre pour des filles de bonne maison.

Je trouvais, moi, que Sophie avait l'air pédant et même un peu niais. Il y avait en elle cette détestable importance de la pensionnaire que certaines femmes gardent jusqu'à soixante ans.

J'aimais mieux Aimée, le démon. Celle-ci était franchement folle et laide à faire plaisir. Elle avait des brutalités de petit prolétaire, des accès de criailleries insupportables, des chansons qui ne fatiguaient jamais sa voix pointue et acide comme une grappe de groseilles vertes. Mais elle bondissait si gaiement dans le foin ! Elle avait tant de hâte de porter le pain ou les sous aux pauvres qui venaient à la grille ! Elle riait de si bon cœur, montrant sans vergogne ses larges dents inégales !

Liban n'osait pas trop se prononcer sur le compte d'Aimée. Il avait pris l'habitude de faire une sieste après son déjeuner, qui était pour lui un très-bon repas, de même que le dîner, le

goûter et le souper. Quand on l'éveillait à ces heures de bienfaisant repos, il se laissait entraîner à de véritables imprécations. Or, Aimée, ce bruyant lutin, avait soin de l'éveiller cinq ou six fois par semaine.

Liban disait :

— Pour le présentement, c'est, vulgairement parlant, un assez vilain singe ; mais qui vivra verra.

Donc, ce soir-là, Sophie m'apparut sous un jour tout nouveau. Il me sembla qu'elle rentrait de mille façons dans le portrait que le grand poëte fait de son héroïne. C'était une sauvage que cette fillette, une bohémienne. Je lui trouvais sous la peau de ces *tons chauds,* comme on dit dans la belle langue. Elle ne pouvait point passer tout à fait pour une Espagnole au teint bruni ; mais il y avait dans sa pâleur des glacis dorés qui m'enchantaient.

Ou plutôt, j'étais enchanté de faire en moi-meme une certaine quantité de phrases romantico-techniques , où j'utilisais les bien-aimés néologismes de mes poëtes favoris.

Tout chemin mène à Rôme : tout sentier conduit à l'amour.

L'amour me venait par un abonnement de trois francs au cabinet de lecture.

J'étais beaucoup plus neuf qu'on ne l'est ordinairement à cet âge joli du baccalauréat ès lettres. Ma nature solitaire m'avait épargné jusqu'à ces naïves aspirations qui naissent dans les cœurs de seize ans, au bruit des vanteries amoureuses de dons Juans lycéens, je ne savais pas, je ne désirais pas savoir, j'avais de moi-même une excessive défiance. Il fallait de toute nécessité les philtres dont la bonne madame Bouilly faisait commerce, pour m'ouvrir la porte des rêves.

Je compris pour la première fois de ma vie ce que veut dire cette locution : devenir amoureux d'une femme ; cela signifie proprement : voir une femme au travers d'un prisme calculé à merveille pour embellir ses beautés et reléguer ses défauts dans l'ombre.

Voilà toute la définition ; à l'heure où j'écris, je suis encore prêt à soutenir cette thèse, ainsi

formulée : aimer une femme, c'est la voir autrement qu'elle n'est.

Le bandeau de l'amour mythologique est un symbole imparfait. C'était bon pour ces temps où l'on ne connaissait pas la dioptrique. L'amour n'a pas de bandeau ; il porte seulement de fallacieuses lunettes. Loin d'être aveugle, l'amour a des yeux de lynx qui sont des kaléidoscopes.

— Si je pouvais devenir amoureux d'une fille d'Ève, pensai-je, il me la faudrait avec ces longs yeux, avec cette taille bizarrement gracieuse, avec ces rutilants cheveux aux reflets cuivrés comme un bronze florentin...

Car, voyez la perversité profonde ! je pensais en style d'in-octavo jaune !

La pensée, cette chose intime et personnelle étroitement, se frelatait en moi au contact des dix volumes que je m'ingérais tous les jours.

Dans notre civilisation tous les pauvres enfants, trop fiers pour s'abrutir au billard, boivent ce stupéfiant opium que débitent les cabinets de lecture.

Il y eut un moment où la chèvre mangea une poignée de trèfle dans la main de Sophie.

Mon cœur battit ; Esméralda se mit à caresser Djali ; je m'accoudai, rêveur, à l'appui de ma croisée, mes yeux demi-fermés se noyèrent dans cette délicieuse vision.

Tout à coup j'entendis un bêlement, puis deux éclats de rire agaçants.

Je ne pensai pas un seul instant que la chèvre se moquât de moi, mais quant aux demoiselles d'Ablon, c'était bien différent.

Elles me regardaient. Ce diablotin d'Aimée riait avec une haïssable insolence. Sophie, plus réservée, cachait son hilarité derrière son grand chapeau de paille. Mais ce n'en était que plus piquant, le grand chapeau tressaillait, tant on riait de bon cœur.

Cependant, pourquoi toute cette joie railleuse? Portais-je sur le visage cette inscription : Abonné de madame Bouilly? Pouvaient-elles deviner que ce jeune homme châtain, accoudé à son balcon, venait de lire le premier volume de

Notre Dame de Paris, et qu'il se croyait un peu Phébus de Châteaupers?

Soyons de bon compte. Il n'y a rien de plus absurde que le rire des jeunes filles ! ni de plus impertinent !

Elles ne savent pas pourquoi elles rient ! Leur rire est forcé, convulsif, malséant. Et j'ai connu de malheureuses femmes qui gardaient jusqu'à l'âge le plus vénérable ce rire niaisot et terrible de l'ingénue !

Je me mis à détester mademoiselle Sophie d'Ablon. Je devins un peu plus misanthrope. C'était le moins que je pusse faire. Quand les demoiselles d'Ablon descendaient au jardin, je fermais violemment ma fenêtre...

Il me prenait parfois des remords comme si j'eusse commis un sacrilége ; j'avais comparé cette pensionnaire pointue, ce fruit mal venu d'une civilisation fâcheuse, cette petite demoiselle d'Ablon, à la création sereine et large d'un de nos plus beaux génies...

Parce qu'il y avait une chèvre !... Je méritais mon sort.

Mettre le nom d'Esméralda sur le front de la fille d'un receveur général, d'un ventru, comme on disait alors ; d'un vil financier, d'un bourgeois !

Mon Dieu oui ! J'insultais ainsi ce pauvre M. d'Ablon jusque dans sa tombe !

J'évitais autant que possible madame d'Ablon à qui je gardais rancune d'avoir mis au monde un pareil enfant. Quand je me rencontrais face à face avec elle dans les allées ou sous la porte cochère, je saluais froidement. Je pensais bien que ma politesse glacée devait l'humilier, mais je tenais bon. Un jour, je l'entendis qui disait à la concierge :

— Le jeune fils de M. Félix de''' a l'air d'un enfant bien tranquille.

Je crois que je jurai enfer et damnation comme les grandes dames de *la Tour de Nesle*.

J'étais un enfant ! un enfant bien tranquille !

Je ne m'endormis qu'à trois heures du matin cette nuit-là et je résolus de me rendre célèbre par mes débauches.

Dès le lendemain, je me rendis à la Chau-

mière. Quelque jours après, les vacances n'étaient pas encore écoulées et Liban avait gagné les dix francs de sa gageure : j'avais fait plusieurs faridondaines.

Madame d'Ablon ne parut point mortifiée de cela, mais Liban me dit :

— Nous y avons été. Les habits le sentent. On peut entrer là dedans jusqu'à la cheville, histoire de s'instruire en voyageant. Mais si ça dépassait les frontières jusqu'à porter le chapeau sur l'œil, fumer la pipe dans la rue ou venir du côté des boulevards avec une bergère de ces pays-là, ostensiblement, on défalquerait la pension.

— Qui ferait cela, Liban? demandai-je. Avez-vous de l'autorité sur moi.

Liban avait pour jeter son plumeau sous le bras gauche un geste de toute beauté.

— Pour votre bien, oui, me répondit-il; je suis ici depuis quatorze ans... monsieur m'a renvoyé cinq fois pour beaux traits de dévouement et outre-passation de pouvoir... n'empêche que les sultanes ont fui comme des ombres

et que moi, vulgairement parlant, je suis inamovible à l'instar d'Henri IV, décorant le pont Neuf!

II

MA LORGNETTE DE SPECTACLE. — M. LÉO EBERHARDT. — PREMIÈRE CONTREDANSE.

Vous avez vu en moi toujours un jeune homme grave et d'apparence très-sage. J'éprouve un singulier plaisir à vous montrer les puériles misères de ma jeunesse.

Le quartier latin m'ennuyait. Je n'avais pas la robuste gaieté qu'il faut pour entendre longtemps hurler ces messieurs et piauler ces demoiselles, sans contracter une migraine chro-

nique. Ils ont assurément, là-bas, une singulière façon de se divertir.

Mais qu'importe la façon, pourvu qu'on se divertisse!

Je fis connaissance de deux charmants enfants qui se donnaient une peine horrible pour mettre en action les vignettes de Gavarni. Notre Gavarni, cet adorable poëte, ne sait pas le mal qu'il a fait aux écoles. Sur dix étudiants, il y en a quinze qui se damnent pour ressembler aux héros de son *pays latin*.

Nous sommes ainsi en France. Plus je vieillis, plus je m'endurcis dans cette opinion que nos peintres, nos poëtes, nos comédiens ne copient pas du tout la nature. C'est la nature qui copie nos comédiens, nos peintres et nos poëtes. Cela semble paradoxal. C'est rigoureusement vrai.

Il y a chez nous des modes qui courent. Hommes et femmes, nous prenons la physionomie qui est en vogue. Chose plus étrange, nous appelons ces pauvres gens qui singent laborieusement des travers cent fois édités des *originaux*.

Je ne sais vraiment pas si j'imitais en ce temps-là quelqu'un ou quelque chose. Ce n'était pas la littérature qui me manquait. A six volumes in-8° par jour, j'avais d'innombrables modèles. Mais ma haine contre les deux d'Ablon allait grandissant et m'occupait trop pour que j'eusse le loisir de jouer la comédie.

A cette haine se joignait un mépris implacable dont je ne savais absolument pas donner les motifs. Cette femme qui me trouvait un enfant bien tranquillle, ces deux fillettes qui avaient ri en me regardant devaient avoir quelque chose sur la conscience. Il y avait certainement un mystère dans cette maison-là. On y veillait jusqu'à deux heures du matin et l'ombre d'un homme se projetait parfois sur les rideaux de mousseline des Indes après minuit sonné.

J'achetai une lorgnette de spectacle pour voir mieux et plus clair au fond de ces noirceurs ; ma colère me fit espion. J'abandonnai la Chaumière pour le métier d'Asmodée.

Ma jumelle me montra, le premier soir, un délicieux salon, meublé d'une façon toute mo-

derne et avec une exquise simplicité. Sophie était au piano; Aimée regardait les images. Un homme de 28 à 30 ans, vêtu avec une sorte de sans-gêne austère, tenait compagnie à madame d'Ablon.

Qui était cet homme?

Jamais je ne l'avais vu ni dans la cour ni au jardin.

Le second soir, même décor. Sophie brodait; Aimée jouait avec sa poupée. L'homme au costume négligé entretenait madame d'Ablon.

Le troisième soir, Sophie lisait; madame d'Ablon causait avec deux visiteurs, dont l'un était l'homme en redingote. L'autre faisait sauter Aimée sur ses genoux. Cet autre était M. Félix de***, mon père.

Le fait vous semblera peu surprenant: j'y suis résigné.

Moi, je tombai de mon haut.

Entre la maison de madame d'Ablon et la nôtre, il n'y avait qu'une jolie allée de marronniers, mais la pensée ne m'était jamais venue

que mon père pût connaître madame d'Ablon.

Une crainte me monta au cerveau.

Je me dis : « Si mon père voulait me faire épouser cette Sophie !... »

Comment trouvez-vous ceci ? Ma frayeur fut grande. Je pris aussitôt mes mesures. J'entassai arguments sur arguments pour repousser victorieusement cette inconvenante prétention de mon père. Je fis mon thème sans rire : je ne songeais pas encore à me marier. Il est bon de laisser passer la première fougue de la jeunesse avant d'entrer en ménage. Pourquoi se hâter ainsi ? L'expérience prouve, d'ailleurs, que ces mariages d'affaires ont très-souvent de déplorables résultats.

A cela, mon père n'avait pas honte de répondre : « C'est une famille très-bien posée. Ce n'est pas à chaque coin de rue qu'on trouve des filles de receveur général. Au physique, la demoiselle est fort passable; elle a reçu une belle éducation.... »

Je mis la main sur mon cœur et je répliquai tout net :

— Dans mon opinion, le mariage est un acte trop sérieux pour...

— Ne vous faites pas de mal! m'interrompit Liban qui était entré à mon insu. Vulgairement parlant, ça vous passera sous le nez... Il y a une trentaine de mille livres de rente dans la maison, et le petit singe d'Aimée est poitrinaire... Ça s'en ira sur le coup de ses dix-huit ans... Mademoiselle Sophie sera fille unique... Est-ce que vous ruminez souvent tout seul ?

J'aurais poignardé ce Liban. Je cherchais à dissimuler ma jeunesse.

— Tiens ! tiens ! reprit-il : vous vous êtes payé une viennoise !... Vous êtes un sournois... Si je demeure jamais en face de vous, je fermerai mes rideaux pour murer ma vie privée... Je viens vous dire que monsieur vous demande.

Mon père me donna une bonne poignée de main. Il me regarda des pieds à la tête. J'étais encore un peu ému du flagrant délit constaté par Liban. Il remarqua cela.

— Vous avez donc du plaisir à me revoir, Charles ? me dit-il. C'est étonnant comme vous

ressemblez à votre mère... Je crois que vous serez un très-joli garçon... Tenez-vous au jour un peu que je vous voie... Vous ne vous mettez pas bien... Votre redingote pince trop à la taille... c'est étudiant et du plus mauvais goût... Demain vous direz à Liban de vous mener chez Caillette et Ferembach... ce sont des artistes que Gavarni et moi nous avons faits... Êtes-vous content de Liban?

La question me surprit. Je ne sais trop ce que je balbutiai.

— Liban, poursuivit-il d'un air dégagé, est un vieux serviteur. S'il vous manquait de respect, menez-le rondement... il ne faut jamais laisser prendre un pied aux domestiques.

C'est une véritable curiosité que ce besoin de révolte qui prend parfois les maîtres les plus soumis.

Ce soir-là, mon père avait évidemment une velléité de faire des barricades contre Liban.

Il ajouta néanmoins en feuilletant ses papiers par manière d'acquit :

— Au fond, c'est un serviteur très-fidèle...

Ce que je vous en dis n'est pas pour vous rendre dur envers lui.

Tous les conspirateurs ont de ces défaillances. Comptez les hésitations de Fiesque.

Mon père était tout gaillard. Les eaux lui avaient fait du bien. Il me demanda comment j'avais employé mes loisirs en son absence.

— J'ai beaucoup lu, lui répondis-je.

— J'espère que ce ne sont pas mes livres? répliqua-t-il vivement.

Les auteurs sont sujets à ces pauvres coquetteries.

Je répondis :

— Pardonnez-moi, mon père, j'ai relu une partie de vos ouvrages.

— Comment! relus ! s'écria-t-il en fronçant le sourcil.

Mais le contentement perçait.

— Croyez-moi, Charles, reprit-il avec bonté; occupez-vous de choses sérieuses. Le mouvement de notre époque ne va pas vers ces jeux de l'esprit dont l'ensemble s'appelle l'art. L'art est une mer emphatique et vide. Si je faisais un

dictionnaire, je définirais l'art : la maladie qui tient les belles intelligences en dehors des luttes sérieuses et des victoires utiles.

— Je bénis Dieu qui vous a fait malade, mon père ! m'écriai-je.

Il y eut, dans le coup d'œil qu'il me jeta, de l'étonnement, du plaisir et une étrange colère.

— Faites-vous déjà des phrases comme cela, Charles ! murmura-t-il ; je vous le dis : ces façons de parler ont mauvaise tournure. Cela sent le livre ! Si vous deviez tomber dans le fossé où je barbote, ce serait pour moi un chagrin mortel.

Ces paroles furent prononcées avec une véritable tristesse. Il fut évident pour moi que mon père était mécontent de son lot en cette vie. Tant de gens l'enviaient cependant, et regardaient d'un œil jaloux sa couronne d'écrivain à la mode !

Le lendemain, Liban me conduisit chez Caillette et Ferembach, tailleurs de Gavarni et de mon père. Gavarni était l'homme le plus élégant de France, et mon père avait la prétention légi-

time de ne lui céder en rien. Liban me dit en arrivant au seuil :

— C'est au Palais-Royal que j'achète mes habits bourgeois pour fréquenter la société. Ça coûte moitié moins cher et c'est mieux établi... Mais les hommes d'esprit ont des lubies frivoles qui leur passent, et j'avoue que c'est flatteur de payer une redingote cinquante écus, si toutefois on en a les moyens.

M. Caillette était un jeune homme mélancolique et doux ; M. Ferembach était un gros jeune homme, Alsacien de sourire. Il plaisait aux gens ronds. Son associé, pâle comme une romance, séduisait les penseurs.

On n'a jamais pu savoir au juste lequel des deux possédait cette paire de ciseaux savants qui, pareille à la baguette des contes de fées, transfigurait un homme de fond en comble ! Il suffisait de dire à Caillette ou à Ferembach : Je veux être grave, je veux être sémillant, je veux être intéressant, je veux être important.

Ferembach et Caillette étalaient le drap sur la table. Les ciseaux-fées grinçaient. Huit jours

après, on vous apportait, dans une *toilette* de taffetas, la gravité demandée, la légèreté, les grâces affadies du ténor ou l'aplomb bouffi du financier.

J'espère que Caillette et Ferembach ont fait une immense fortune. En tous cas, Gavarni, ce poëte charmant, cet esprit délicat et profond, qui doit rester comme une des plus éminentes figures de ce temps-ci, n'a jamais fait de meilleurs élèves que Ferembach et Caillette.

Liban leur tint à peu près ce langage :

— Le père veut que le jeune homme n'ait rien d'étudiant ni carabin quelconque dans la dégaine... encore moins d'homme de lettres en herbe, ni surtout d'artiste, vulgairement parlant.

Caillette m'examina. Ferembach me toisa.

Ferembach dit en riant comme un gros sans-souci qu'il était :

— Je vois la chose.

Et Caillette avec sensibilité :

— Monsieur sera content.

Mon père surtout fut content. Ces sorciers

de tailleurs, saisissant sa pensée avec une diabolique adresse, firent de moi un petit notaire assez bien réussi. Dès lors, partout où je me montrais, je passai pour un homme grave et ennuyeux. J'aurais cru faire preuve d'ingratitude en ne témoignant pas ici, à ces deux enchanteurs, la reconnaissance que je leur dois.

Quand j'allai prendre ma première inscription à l'école de droit, j'avais déjà l'habit de Caillette et Ferembach. Dans les bureaux, on me regardait. Les vieux serviteurs de la Faculté m'adressèrent des sourires. Je lus dans leurs yeux bienveillants qu'ils voyaient en moi déjà l'étoffe d'un futur suppléant.

Cependant, mon père ne m'avait rien dit qui pût me faire craindre l'emploi de la violence, au sujet de mon mariage avec l'aînée des petites demoiselles d'Ablon. J'eus bien un peu la pensée qu'il cachait son jeu ; mais les semaines, puis les mois s'écoulèrent, et nulle tentative ne fut faite contre ma position de célibataire. Je respirai. Les cours étaient commencés : je me mis à étudier le droit avec une certaine ardeur.

Cela me plut. La carrière des lois romaines me séduisit surtout. Nous avions un professeur fort éloquent, qui mêlait, avec un art singulier, l'histoire à la jurisprudence. Son enseignement substantiel et curieux faillit faire de moi un avocat.

Mais le droit français m'épouvanta. Notre code, dont nous sommes si fiers, me sembla tout d'abord une œuvre indécise, lourde, mal digérée, engendrant le doute, comme les marécages font le brouillard. Aussitôt que j'eus ouvert ces livres respectables, où les commentateurs ont déposé le trésor de leur expérience, je fus pris d'une répugnance invincible. Les explications me parurent infiniment plus obscures que le texte. Je vis cette pauvre loi écartelée comme une criminelle; je la plaignis sincèrement, ne pouvant la sauver, et je me mis à étudier la musique.

Il faut bien l'avouer. Je suis resté enfant plus longtemps qu'il n'est ordinaire. L'origine de mes résolutions n'avait jamais rien de viril. Je me fis musicien, à cause de ces violoncelles

qu'on voit dans les conteurs allemands. Je me noyai avec un étrange plaisir dans les abstractions de la fantaisie germanique. Je parvins à boire beaucoup de bière et à me donner l'air à peu près ahuri. Mon désir était d'être fou comme tous les violons d'Hoffmann. Je fumais tout exprès pour voir ces fameuses *spirales bleuâtres* qui montent en s'échappant du fourneau d'une pipe.

J'entendis une fois Liban dire au valet de pied de madame d'Ablon :

— Vulgairement parlant, ce garçon-là n'est pas tout à fait ce qu'on appelle un imbécile... Ça a des manies d'oison... Mais, à la longue, ça fera un clerc d'avoué tout comme un autre.

Il s'agissait de moi, c'était manifeste.

J'eus de l'orgueil. C'est ainsi toujours que les esprits originaux et vastes sont jugés par les subalternes. Je devais évidemment monter très-haut. Mais dans quelle direction et par quelle voie? Là était le problème à résoudre, car le droit n'était pas mon fait et je ne mordais pas au violoncelle.

Cet instrument est peu maniable. Malgré ses belles et larges ressources, je n'engage pas les jeunes enthousiastes à le cultiver.

J'étais tranquille depuis quelques jours. Je nourrissais le projet de m'adonner entièrement à la peinture, lorsque la foudre éclata soudain dans mon ciel.

C'était un soir. Il faudrait être de bien mauvaise foi pour nier les pressentiments. Je me souviens que j'avais trouvé tout détestable au dîner et que j'avais quitté l'orchestre de l'Opéra-Comique au second acte du *Domino Noir*. Sur le boulevard, un marin de *la Belle-Poule* m'avait mis son coude dans l'estomac, et vis-à-vis de la Madeleine, j'avais rencontré cet homme brun qui joue horriblement bien de la vielle en imitant le chant du rouge-gorge.

Mon esprit était en grand deuil.

Je rentre. Je trouve sur ma table une lettre affranchie : A monsieur Charles de'''. Je l'ouvre. Madame d'Ablon m'invitait à une soirée dansante !

Je tombai de mon haut. Il n'y a pas d'autre

expression que celle-là pour peindre le choc subi.

Une invitation ! à moi qui n'avais jamais fait de visite ! Le bout de l'oreille se montrait-il assez clairement ? *On dansera,* disait le carré de papier lithographié. Oh ! certes on danse toujours. Il faut un prétexte à l'ivresse. Combien d'infortunés jeunes gens ont été pris ainsi à la faveur d'une valse ou d'une sauteuse !

Je note ici, pour les malveillants, que je poussai le sang-froid et l'impartialité jusqu'à me dire : « C'est peut-être une invitation à la douzaine. Mon père va chez ces gens-là. Ils auront cru devoir m'engager. »

On est capable de tout pour se rassurer. Mais pendant que j'étais là, pensif et interdit auprès de ma cheminée, mon père entra.

Au grand jamais mon père n'entrait dans ma chambre.

Mon père me dit sur le seuil :

— J'espère, Charles, que l'on vous traite en homme ! Une invitation pour vous tout seul !

La complicité sautait aux yeux.

Je témoignai à mon père, d'une façon légèrement ironique, toute la satisfaction que j'éprouvais à le voir dans ma modeste retraite. Son regard fit le tour de la chambre.

— Genre artiste! murmura-t-il; cette infirmité devient épidémique!

Ma chambre, à mon sens, était arrangée avec un goût exquis. On y voyait toute sorte d'objets qui avaient une physionomie : des pipes turques, des nattes australiennes, un harpon à baleines, une tête de mort en terre cuite, un kangiar, des fleurets avec leurs masques et plusieurs ébauches jetées à la diable. J'avais peine à cacher mon orgueil.

— Triste! triste! dit mon père; la haine du goût bourgeois a produit le goût idiot.

— Vous plaisez à madame d'Ablon, Charles, reprit-il en changeant de ton. C'est une femme charmante qui a l'immense défaut d'être un peu bas-bleu. J'ai tardé à vous présenter, parce que vous verrez là des artistes et des littérateurs. Mauvais monde.

— Comment est-il possible, m'écriai-je pres-

que indigné, que vous ayez tant d'aversion pour tout ce que vous devriez aimer, mon père ?

— Mauvais monde ! répéta-t-il en secouant la tête avec lenteur ; mais madame d'Ablon est riche et sa fille est fort simplement élevée.... Ces dames valent véritablement mieux que leur entourage.

Mes oreilles se dressèrent. J'attendais l'ouverture au sujet du mariage.

Mon père me demanda :

— Avez-vous remarqué mademoiselle d'Ablon ?

— Nous y voilà ! pensai-je au lieu de répondre.

La préoccupation me tenait si bien, que mon père fut obligé de répéter sa question.

Je répondis enfin :

— Une pensionnaire... Je l'ai entendue ricaner par-ci par-là... toutes les petites filles laides ricanent de la même manière.

Mon père me regarda d'un air surpris.

— Avez-vous déjà cette maladie de l'observa-

tion, Charles? murmura-t-il; nous pourrons nous vanter d'avoir vécu dans le plus sot de tous les siècles... C'est haïssable et c'est honteux!... L'orgueil des enfants ne veut plus du rire des jeunes filles...

Un mouvement d'impatience m'échappa. Mon père me prit la main.

— Votre mère était une rieuse, Charles, me dit-il avec une sensibilité qui me prit au cœur; il faudra demander une contredanse à mademoiselle d'Ablon...

— Moi, danser! fis-je avec dédain.

Pour le coup, il éclata de rire.

Mais il n'aimait point blesser, quoique son humeur fût un peu amère parfois.

— Mon enfant, poursuivit-il d'un accent affectueux et plus grave, vous danserez, cette fois, pour me faire plaisir.

Quand il fut parti, je m'assis auprès de ma fenêtre. Mon cœur était plein de révoltes. N'est-ce point abuser de la puissance paternelle que de contraindre un jeune homme à danser? Si je cédais pour la contredanse, ce précédent

ne m'engagerait-il pas lorsqu'il s'agirait du mariage?

En vérité, mon père ne prenait pas même la peine de voiler ses batteries. « Madame d'Ablon est riche et sa fille est fort simplement élevée. » Mariage d'argent! Le dégoût me prenait.

Je pense que vous aurez remarqué cela; mon père s'était fâché tout rouge parce que je n'avais pas eu la complaisance de lui dire : Mademoiselle Sophie est un ange.

Il est difficile de pousser plus loin la tyrannie.

Tout en songeant, je mis au point ma lorgnette de spectacle et je la braquai sur le salon de cette famille ennemie qui menaçait ma liberté. Il ne se passait guère de soirée sans que je commisse ainsi le péché d'espionnage. Pourquoi? Par haine assurément. Le salon était désert. Et de fait, j'avais vu partir la famille en voiture. Madame d'Ablon et ses filles étaient à l'Opéra.

Le lustre allumé prouvait cependant qu'on recevrait après le spectacle. Qui? L'inévitable, l'homme au costume négligé. Celui-là ne man-

quait jamais de faire une faction de deux ou trois heures chez les d'Ablon. Je ne puis dire comme il me déplaisait.

Quoiqu'il n'y eût personne, ma lorgnette resta braquée. Je me mis à regarder avec une distraction malveillante les ornements du salon. C'était, à mon gré, opulent et mesquin à la fois : du blanc avec des dorures : ce qu'on voit partout, fi donc!

Avec un peu d'argent, dépensé selon l'intelligence, on peut avoir de si drôles de choses! Ne peut-on peindre du moins les boiseries en vieux chêne? et faire au plafond quelques caissons bleu de ciel pour rappeler les voûtes des cathédrales?

Mais ces bourgeois! le blanc et l'or. Notez que le blanc sale et l'or un peu terni ne sont pas déplaisants avec le style Louis XVI. Je ne réprouve que l'or neuf et le blanc éclatant. Pensez-vous que les vieilleries, ces reliques bien-aimées, aient jamais été neuves? Moi, j'en doute. En tout cas, si jamais elles ont eu ce défaut, les hommes de goût ont dû les outrager à bon droit. Une ar-

moire, âgée de moins de cent ans et qui ose se montrer, est une effrontée.

Mon mépris débordait, pendant que je contemplais ces glaces aux cadres scintillants, ces panneaux moulés plat et dorés avec réserve, ce lustre que j'avais dû maudire à quelque devanture de la rue Vivienne. Comme Néron, je souhaitais que la bourgeoisie n'eût qu'une tête, pour la mettre, cette tête stupide, dans un bonnet de coton !

Mais tout à coup cette solitude du salon s'anima.

C'était un sourire de jeune fille : une de ces candeurs, pensives et suaves qui n'éblouissent et n'éclatent qu'aux heures d'aimer, une de ces patientes séductions qui ne se lassent point de charmer, un adorable visage encadré de cheveux blonds comme la lune des soirs d'été qui se joue dans les nuées folles, présageant la chaleur du lendemain, une douceur exquise, une âme céleste, reflétée dans un regard d'enfant.

Le bout de ma lorgnette avait rencontré un portrait. Je ne sais pas le nom du peintre : un

maître, sans contredit, qu'il soit illustre ou inconnu. J'ai appris depuis que le modèle était madame d'Ablon à l'âge de dix-huit ans.

Madame d'Ablon approchait maintenant de la quarantaine.

Je ne crois pas avoir éprouvé en ma vie une émotion à la fois plus vive et plus complexe. Mon cœur cessa de battre. Un enthousiasme extravagant me monta au cerveau. Toute mon âme était dans mes yeux.

Souriez, si cela vous plaît. Ce fut une péripétie, un événement, une révolution.

Je fus fait homme par cette toile qui était un chef-d'œuvre.

J'eus l'intuition de ce grand mystère : le bonheur. J'avais lu mes poëtes sans les comprendre. La poésie entra en moi tout à coup avec douleur, avec violence. Je regardai de travers tout mon passé de lectures, radotage enfantin, belle langue que j'avais machinalement balbutiée, comme ces chères petites filles récitent en latin, sans ouïr autre chose qu'un vain son, les sublimes simplicités de l'oraison dominicale.

Le cœur me vint. Et c'est un fait merveilleux qu'on puisse si longtemps parler d'une chose sans la sentir! Le cœur naît. Il n'y avait rien avant. C'est un changement bien plus complet que cette transformation matérielle apportée par la puberté elle-même. Là où le menton de l'adulte était frais et nu, la barbe moutonne. Je vous le dis : ce n'est rien. Mais là où dormait la froide ignorance, la passions'allume et flambe. Voilà le miracle!

J'étais à cette fenêtre tout ému et tout frémissant.

Un instant, j'eus peur, tant mes orgies de lecture me laissaient de méfiance. Je me demandai en tremblant si ce n'était pas là encore une impression factice, une réminiscence de l'un des trois mille volumes empruntés à la bibliothèque de madame Bouilly. Mais non. J'étais bien moi-même pour la première fois. Je ne copiais aucun in-octavo. Je sentais avec mon âme.

Je me dis : j'aimerai *cette pensée*. Car le portrait était pour moi une pensée. J'aimerai celle

qui me fera vibrer ainsi dans toutes les cordes de mon être.

Et cet espoir d'aimer m'éblouit comme un rayon.

— Vulgairement parlant, dit derrière moi Liban, mon persécuteur, tous les goûts sont dans la nature, mais c'est tout de même drôle de passer sa soirée à lorgner un salon où il n'y a personne...

— Je ne regarde pas ce que vous croyez, répondis-je.

Liban avait un diable de sourire qui exaspérait.

— Après ça, reprit-il, puisque vous êtes invité, vous pourrez la voir tout à votre aise samedi prochain.

Je devinais qu'il parlait de Sophie. Je fus humilié si profondément, que la sueur m'en vint aux tempes. Moi! amoureux de Sophie!

Cette nuit entière, j'eus la fièvre. Je rêvai de femmes. Mes visions se succédaient et différaient entre elles selon une sorte de conjugaison charmante dont le portrait était le type.

Mais, dès le lendemain matin, mon impression perdit de sa sincérité. Je la discutai, je l'embellis, je la gâtai. Le soir de ce premier jour j'avais déjà fait de l'art avec cette grande et bizarre émotion. Il ne m'en restait au cœur qu'une vague meurtrissure, et j'achevai de me blaser en lui demandant sans cesse des épreuves pâlies de l'image primitive.

Je revis le portrait, ce n'était plus qu'une très-jolie fille, coiffée d'adorables cheveux blonds.

Caillette et Ferembach furent chargés de me faire un habit de bal. Je demandai une coupe élégante et un peu hardie, mais Liban avait apporté un autographe de mon père. Mon père commandait pour moi un costume complet de jeune fleur du commerce. Ce fut ici que j'entrevis ses mystérieux espoirs. Il désirait me transplanter dans le verger de la banque et faire de moi un joli jeune premier de caisse. Mon goût n'était point là, mais j'avais encore deux années de droit pour organiser ma résistance.

Caillette et Ferembach, placés entre l'ordre de mon père et ma volonté formellement ex-

primée, durent délibérer dans le silence du cabinet. Leur collaboration produisit un chef-d'œuvre. J'eus un habit qui n'était pas artiste, mais qui répandait un indicible parfum de fantaisie. La coupe ne contrecarrait pas ostensiblement les préjugés de mon père. Il y avait, dans le jeu des basques et dans la pose des revers un caractère hautement sérieux qui pouvait parler commission, compte de retour et remise, mais la cambrure était un poëme, mais le collet avait un *flou* suprême et je ne sais quelles aspirations vers l'idéal.

Il semblait dire, cet habit éclectique : Je suis oiseau : voyez mes ailes...

Je vis arriver le soir du samedi avec un très-grand trouble. Liban, depuis le commencement de la semaine, avait eu en me regardant des airs détestablement sarcastiques. Je lui aurais cassé les reins, vulgairement parlant, avec une véritable volupté.

Dussé-je vivre cent ans, je me souviendrai toujours de mon entrée dans le salon de madame d'Ablon. J'avais l'estomac dans un étau,

C'était cent fois pis qu'à mon examen de bachelier. Je restai écrasé sous le poids de cette conviction profonde et douloureuse, que tous les regards étaient fixés sur moi. Les lumières me gênaient, la chaleur me suffoquait, le bruit me rendait sourd.

La première personne que je vis, ce fut Sophie. Elle me salua, voyant que je ne me décidais point. La pensée d'un suicide me vint, tant je me trouvais odieux et méprisable.

Je crois bien deviner l'effet que vous produisent tous ces enfantillages. Vous vous dites : Ce grave Charles était amoureux fou de Sophie, parce que Sophie, fille du portrait, lui ressemblait un petit peu.

Sur l'honneur, vous vous trompez. D'abord, Sophie ne ressemblait pas au portrait. C'était une brune assez dégourdie qui subissait énergiquement l'effet de cet âge fâcheux qu'on appelle la mue, en termes de famille. Elle avait le cou maigre et osseux, les épaules aiguës, la poitrine hardiment plate. Les jambes étaient longues et grêles à faire pitié.

Sa robe de bal faisait ressortir tout cela : une robe de bal rigoureusement jolie et taillée pour une personne qui aurait eu tout ce qui manquait à Sophie.

Non, je ne l'aimais pas.

Mais par contre, ce qui est presque la même chose, je la haïssais furieusement.

Souvenez-vous ! elle avait ri de moi, le jour de la chèvre. Ce soir, elle me saluait la première : seconde insulte.

C'était une fille sans pitié !

En outre, elle personnifiait pour moi le mariage absurde et menaçant.

Quinze cents romans, tous portant l'estampille du cabinet de madame Bouilly, me cornaient aux oreilles les quinze cent mille plaisanteries éditées contre le mariage.

Les maris font toujours rire Gavarni. Je trouve qu'il a bien de la bonté. Ces dames aussi ont leurs côtés gais, et quelque jour, un père de famille se rencontrera pour crayonner le comique célibataire.

Je vous entends, homme marié ! dites-vous.

Locataire de ce Charenton où luit la lune de miel!...

Mon père vint me prendre par le bras et me conduisit à madame d'Ablon qui me reçut avec un tout gracieux sourire. Elle me complimenta d'être le fils de mon père, et ce fut une affaire finie.

Je me perdis dans les groupes et je commençai à m'apercevoir que l'attention générale ne m'était pas exclusivement dévolue. Il y avait des gens qui ne me regardaient pas; cela me soulagea. En observant mieux, je découvris cette vérité inopinée que personne absolument ne me regardait.

Pour le coup, je me sentis à l'aise, mais je fus un peu humilié.

Comme je cherchais un moyen adroit d'accomplir ma corvée, c'est-à-dire de solliciter la main de cette maigre Sophie pour une contredanse, des cris aigus s'élevèrent; on dit autour de moi :

— C'est Aimée qui fait la méchante.

On était habitué à cela. Madame d'Ablon ne

donnait pas de soirée qu'on ne fût obligé d'employer la violence pour expulser sa fille cadette, un vrai diable !

La foule s'ouvrit. Une bonne, aussi belle que Liban, apparut, traînant par la main ce démon d'Aimée qui se débattait comme une petite lionne, malgré sa toilette de bal. Je ne sais pas quel méfait elle avait commis. Je vis seulement son minois gonflé de larmes et de colère.

— Défends-moi ! me dit-elle en passant.

Puis, voyant que je n'obéissais point à cet appel, elle me tira bel et bien la langue.

Pendant que je rougissais jusqu'aux oreilles, j'entendis une voix qui disait derrière moi avec un léger accent allemand :

— C'est celui-ci ?

— Oui, répondit mademoiselle Sophie d'Ablon.

Je me sentis aussitôt frapper sur l'épaule et je me retournai au moment où ce pauvre diablotin d'Aimée, cédant à la force, sortait enfin du salon.

Je vis devant moi cet homme au costume né-

gligé qui était le plus intime familier de la maison d'Ablon. Comme il arrive aux personnes un peu abandonnées dans leur tenue, il avait l'air beaucoup plus jeune de près que de loin. C'était une tête pâle, très-longue et très-maigre, avec une puissante mâchoire et un front vaste, caché en partie sous des mèches de cheveux incultes. Ses cheveux avaient une couleur blondâtre que certains jeux de lumière teignaient en roux sale. Le nez, charnu et bien nourri, étalait un embonpoint de moine au milieu de toute cette maigreur. Les oreilles étaient longues; le cou musculeux s'élançait hors du collet d'habit trop court.

La bouche, remarquablement sculptée, n'avait point de moustaches. C'est à peine si quelques poils de favoris incolores et mal venus serpentaient le long des joues. Tout homme, dit-on, ressemble à un animal. Celui-ci était du genre veau. La lymphe abondait sous ce cuir fade, couleur de suif, et c'eût été la plus mollasse laideur que l'on pût imaginer sans le feu bizarre qui brillait sous une frange de cils

blonds, au fond d'une voûte sourcilière, creusée avec fierté.

Malgré moi, je le regardai très-attentivement. Il arrivait au bras d'un ami de mon père qui me dit :

— Charles, M. Léo Eberhardt a désiré vous connaître.

Ce nom faillit me foudroyer.

Vous êtes un peu de lettres. Cela fait partie de ce faisceau de qualités et de défauts qui complètent en vous le plus original et le plus radieux des ensembles. Vous connaissez les œuvres d'Eberhardt, qui est à la fois le maître de Heyne et le rival de Jean-Paul, qui rêve comme Hoffmann et qui, sorti de son nuage, semble avoir hérité la déduction claire et fatale de Leibnitz. Vous savez que c'est un grand écrivain, un grand artiste, un grand politique, un de ces êtres à qui Dieu prodigua les dons les plus splendides et les plus contradictoires.

Moi, je venais de lire sa *Théorie du souvenir*, la plus magnifique page de l'histoire psychologique de notre temps. J'étais sous le charme.

Léo Eberhardt se transfigura pour moi. Je ne vis plus dans tout son visage que le rayon magnétique de sa prunelle et j'eus comme une puérile passion d'être son ami, son élève, son serviteur, n'importe quoi enfin qui lui appartînt et qu'il aimât.

Il me tendait la main. Je la touchai respectueusement.

— Vous avez pour père un grand écrivain, jeune homme, me dit-il ; remerciez Dieu qui vous a donné cette splendide noblesse.

Le rouge de l'orgueil me monta au front. Tel suffrage isolé vaut dix millions de bravos vulgaires. Eberhardt, le soleil du firmament littéraire de l'Allemagne méridionale, donnait à mon père le titre de grand écrivain.

Je ne sais pas pourquoi je ne baisai point ses doigts que je tenais.

Je vis s'avancer vers moi mon ennemie, mademoiselle d'Ablon. Ce fut comme une douche d'eau froide, tombant sur mon enthousiasme. Sophie adressa en passant un sourire sournois à cet immense Eberhardt. La figure de celui-ci

prit une expression singulière et j'eus comme un froid dans le cœur.

Il me serait impossible de rendre clairement le vague de cette impression. Ce fut comme au théâtre, vers le début d'un drame, lorsque le spectateur voit poindre un de ces jalons grossiers, posés par l'écrivain pour faire naître l'avant-goût de la terreur.

Sophie baissa les yeux en arrivant près de moi. Ses épaules me semblèrent plus aiguës, sa bouche plus grande, pendant qu'elle me disait :

— Monsieur votre père m'a demandé une contredanse en votre nom.

Ma foi, j'ai encore la chair de poule en songeant à l'effort que je fis pour répondre à ces simples paroles ; elles firent une plaie à ma vanité et s'y retournèrent comme un poignard. Je cherchais une réponse. Le grand Eberhardt était là qui m'écoutait. La honte de n'en point trouver me saisit à la gorge et m'étouffa. Ma détresse eût excité la commisération d'une hyène. Sophie se mit à ricaner comme le jour

de la chèvre. Il est vrai qu'elle ne me regardait point, mais son rire était pour moi ; je le sentais.

Cet âge est sans pitié.

Le grand Eberhardt pose sa main gantée sur mes cheveux et me dit :

— Charles, ne soyez pas fâché d'être timide. Les enfants qui ne sont pas timides manquent de cervelle ou de cœur.

Il m'est arrivé bien souvent d'expérimenter la justesse de cette observation, au moins pour ce qui regarde la cervelle. L'adolescent, doué d'une dose suffisante de sottise, est tout de suite à son aise dans le monde. Je rangerais volontiers la précocité de l'aplomb parmi les plus fâcheux symptômes qui se puissent remarquer chez ces jeunes esprits de la France, comblés de prix de thèmes au grand concours.

Mais ce jour-là, tel n'était point mon avis. Ce mot *enfant* acheva de me terrasser. Ce fut le dernier coup de massue. Je ne sais pas comment la main de mademoiselle d'Ablon se trouva dans la mienne, l'orchestre préludait. J'avais le

vertige. J'entendis M. Léo Eberhardt qui criait avec son léger accent tudesque :

— Allez donc, M. Charles!

J'allai, comme on va au supplice. Ma tête tournait, mes jambes étaient paralysées. Pendant tout le temps que dura la contredanse, je cherchais une parole, une seule, afin de prouver à cette haïssable jeune fille que je n'étais pas tout à fait un innocent. Rien ne me vint, sauf à la fin de la poule. Mon esprit en travail me fournit alors une comparaison entre la température du salon et celle du dehors. Je n'osai la formuler. La niaiserie suprême de cette trouvaille mit le comble à ma détresse.

Il y avait longtemps que je ne regardais plus ma danseuse. Je frissonnais intérieurement à la pensée de ce sourire qui devait relever le coin des lèvres, élargissant la bouche jusqu'aux oreilles. Parmi la confusion de ma pensée, je ruminais de vagues et absurdes projets de vengeance. Tout à coup, en donnant la main pour la pastourelle, je sentis les doigts de Sophie, froids comme de petits glaçons. Il y avait dans

cette main une vibration singulière, un frémissement qui me fit mal.

Je levai enfin les yeux sur Sophie. Elle ne souriait point et nulle trace de moquerie ne restait sur ce pauvre visage bouleversé. Sa poitrine battait. Elle avait les joues très-pâles et le dessous des yeux bleui. Sa physionomie me parut exprimer une profonde souffrance et surtout l'effort fait pour cacher cette souffrance.

Je cessai de haïr Sophie : j'eus pitié. Mais la curiosité fit diversion presque aussitôt et je fus pris d'un irrésistible désir de sonder ce mystère. Mon trouble avait disparu comme par enchantement. Être déconcerté, c'est s'occuper de soi-même : or, je m'occupais d'autrui en ce moment. Tout en faisant de mon mieux pour ne point brouiller la pastourelle, je suivis le regard de Sophie et j'aperçus à l'autre extrémité du salon la cause vivante du trouble où je la voyais plongée.

Autre choc. Il me sembla que je rêvais. Le portrait, le fameux portrait était là, souriant

avec une robe de gaze et des bluets dans les cheveux. Il y avait bien quelques légères différences : la toile pendant là dans son beau cadre d'or, on pouvait comparer...

L'œuvre du peintre était évidemment plus spiritualiste, plus éthérée, plus virginale que sa vivante copie. Je m'exprime ainsi, parce que l'idée ne me vint pas que cette charmante jeune femme, entraînée dans un entretien vif et souverainement intéressant avec le grand Léo Eberhardt, pût être l'original du portrait.

Je m'extasiai en moi-même sur la ressemblance extraordinaire, mais je ne me dis point : C'est la même femme.

Le portrait avait des cheveux plus légers sur un front plus rayonnant. La bouche du portrait souriait mieux. Le regard pensait davantage.

Mais je n'eus pas le temps de détailler beaucoup ces nuances. J'entendis la respiration de Sophie siffler dans sa poitrine. Elle avait des larmes plein les yeux.

Le quadrille s'achevait. Comme je la ramenais près de sa mère, elle jeta un dernier re-

gard à ce groupe, composé de la blonde aux bluets et du grand Eberhardt. Je crus qu'elle allait se trouver mal.

Mais tout aussitôt, je la vis sourire, et son effort me serra le cœur.

— Comme te voilà pâle, Sophie ! lui dit madame d'Ablon.

— M. Charles m'a fait danser le galop, répondit-elle.

Cela n'était point. Je saluai, tout rouge de ce mensonge et je me retirai.

J'avais le secret d'un pauvre cœur d'enfant. A l'œil nu, en quelques secondes, je venais d'en voir bien plus long qu'avec ma lorgnette de spectacle en plusieurs semaines.

Je me dirigeai malgré moi vers la partie du salon où était Eberhardt. Quoique bien novice, je savais écouter. J'étais sûr de trouver quelque groupe où l'on parlerait de ce petit drame dont une péripétie venait de m'apparaître par hasard. Dans un salon, il suffit de choisir son monde un peu et de prêter l'oreille à propos pour avoir le mot de toutes les énigmes.

A dix pas d'Eberhardt, deux hommes laids et une femme qui n'était plus entre deux âges, tenaient conseil. C'était mon affaire. Je me glissai derrière eux.

La femme disait :

— Elle a vingt ans de moins que sa sœur, madame d'Ablon.

— C'est d'un second mariage ? demanda un des vilains messieurs.

L'autre monsieur, qui était le plus laid des deux, arrêta la réponse et s'écria :

— Voyez donc ce pauvre Félix de *** ! Voici la troisième fois qu'il fait ses visites ! Il commence à comprendre qu'il n'aura pas le fauteuil.

— C'est un homme qui se meurt de n'être rien, répliqua l'autre, pas même académicien !

La femme antique déploya son éventail. Elle avait la pudeur de mettre son éventail au devant de sa bouche quand elle riait. C***, le voyageur, la vit rire une fois qu'elle n'avait point d'éventail. Celui-là, certes, se connaît en cavernes, et pourtant, il fut étonné.

Elle était muse, et muse bien redoutable.

Les deux messieurs avaient l'honneur de cultiver l'art dramatique : l'un faisait des tragédies ; l'autre était un gai vaudevilliste.

Le tragique fit de loin un signe amical à mon père et dit :

— Il a eu son moment de vogue... Le public a des caprices, comme une femme qui se croit jolie.

— Pas de talent ! ajouta le vaudevilliste.

— Genre neutre ! acheva la muse. Mais, reprit-elle avec sensualité, cette petite baronne d'Haynard, qui passait pour être si sage... Le Welche la mènera loin.

— Elle a cent mille livres de rente ! prononça emphatiquement le faiseur de couplets.

Il y avait plus de naïveté chez le tragique, car il répliqua :

— Elle n'est pas veuve, que je sache.

La muse haussa les épaules.

— Vous êtes jeune ! fit le vaudevilliste.

— Comment ! comment ! se récria l'homme de l'Odéon, croiriez-vous...?

La muse dit, non sans majesté :

— Il ne faut pas juger ces natures-là.

Et le vaudevilliste :

— Il a d'immenses besoins !

Je ne comprenais peut-être pas très-clairement, mais j'éprouvai comme une vague sensation de dégoût. Ce dégoût ne se rapportait point à Eberhardt. On devait le calomnier.

Tout en écoutant, j'essayais d'apercevoir mon père, que les groupes voisins me cachaient. C'était la première fois que j'entendais cette aigre voix de la malveillance. J'aurais voulu me serrer contre mon père et le consoler pour cette phrase qui mêlait la pitié à l'outrage : C'est un homme qui se meurt de n'être rien !...

En cherchant, mes regards revenaient toujours à la jeune sœur de madame d'Ablon, madame la baronne d'Haynard. Je découvrais en elle à chaque instant de nouvelles perfections. J'étais amoureux.

Je me fis montrer son mari, grand garçon qui jouait à la bourse. Je lui vis tous les vices. Je fus jaloux d'Eberhardt. Je plaignis Sophie qui s'enlaidissait à plaisir, dans ma compassion

méprisante, de toute la beauté de sa rivale.

Liban dit à mon père quand nous rentrâmes :

— Monsieur veille trop : ça n'a pas de bon sens !

Mon père me sembla, en effet, très-fatigué. La sueur brillait à ses tempes, blanches comme de la cire.

Je l'entendis qui parlait bas à Liban, pendant qu'on le déshabillait.

— Le ministre a été très-bien, disait-il ; il n'est resté que cinq minutes, et il a pris le temps de m'adresser un mot aimable... Je peux compter sur la voix du vieux C***. Je n'ai pas perdu ma soirée.

Liban vous avait un air d'importance.

Mon père se serait bien gardé de me révéler le secret de ces petits espoirs si ardents et de ces microscopiques douleurs qui usaient sa vie. Il n'avait qu'un Achate : c'était Liban.

III

L'AME DE MADELON.

Je n'ai jamais rencontré d'homme plus entraînant que ce Léo Eberhardt. Il était non-seulement laid, mais encore sa laideur allemande était au premier aspect repoussante de froideur et de fadeur. Il semblait qu'il fût impossible d'apprendre le sourire à cette grande vilaine bouche; il y avait quelque chose de ridicule dans l'embonpoint insolent de ce nez, usurpant les trois quarts d'un maigre visage; la taille

était disgracieuse, le geste gauche et mal venu.

Mais, quand il parlait, tout cela changeait. Cet homme était l'éloquence même.

Quand il chantait ses *lieder*, plus suaves et plus beaux que ceux de Schubert, tout cela s'illuminait en prenant de l'harmonie. Cet homme était l'art et l'inspiration.

Il plaisait souverainement aux femmes.

Je m'explique : toutes les femmes qui ne l'aimaient pas le détestaient.

Bien des fois, je l'ai entendu se vanter de cela. Car ce n'était pas un don Juan bien haut ni bien large. Il était excessivement fier de ses triomphes amoureux.

Ses œuvres portaient toutes le cachet d'un talent de premier ordre. Il travaillait peu et son travail difficile manquait de fécondité. Il m'a été donné d'assister au laborieux enfantement de sa comédie si fameuse : *la Roue de Fortune*. La première scène fut deux ans sur le chantier. Chaque mot venait s'ajouter, sans ratures, à la ligne commencée.

J'ai vu telle question, posée par un de ses

personnages, rester sans réponse pendant des semaines sur son manuscrit.

Son succès n'était pas populaire. Sa plume infertile lui rapportait peu, ceci pour ne pas dire qu'elle ne lui rapportait rien. Il n'avait pas une grande fortune. Il dépensait beaucoup d'argent à cause de l'incroyable irrégularité de sa vie.

Ce n'est pas que sa vie fût somptueuse, au contraire. Dans ses habitudes, il ressemblait assez à un de ces étudiants de la vingtième année qui se sont ralliés à l'opinion de Diogène, et qui narguent le respect humain. Il était mal couvert, logé médiocrement, et toujours on le voyait à pied, marchant sur les grosses semelles de ses grands souliers. Mais ce ne sont pas les choses indispensables à l'existence qui coûtent cher. Le désordre est le plus écrasant de tous les luxes.

Eberhardt, selon la mystérieuse expression de la muse, avait de *grands besoins*.

Il mangeait peu, il était fort sobre, il ne jouait jamais; les excès de sa générosité ont

rarement fatigué les échos, mais il avait de grands besoins.

Quels étaient ces grands besoins? J'ai suivi de très-près Léo Eberhardt; par nature, je suis très-curieux : je n'en sais pas aujourd'hui plus long que le premier jour. De plus clairvoyants auraient peut-être percé le mystère, moi, je ne l'ai pas pu. Les hommes qui ont de grands besoins fuient par tous les pores comme ces vases moresques nommés *alcarazas*, où nulle fissure ne se découvre à l'œil nu.

Eberhardt consentit à m'éclairer de ses rayons. Je lui plus. Il me prit sous son aile, et je vécus pendant près d'une année dans son intimité. Mon père, qui était un homme de grand sens, n'aurait certes point vu cette liaison d'un bon œil, s'il n'eût été prévenu; mais Eberhardt n'était pas seulement un poëte éminent, un artiste de haute portée, un philosophe profond et lumineux, c'était encore un critique fort remarquable. Il faisait et défaisait les réputations en Allemagne. Mon père était aveugle à son endroit; il ne le voyait plus qu'au travers de certains ar-

ticles publiés par Eberhardt dans la principale revue de Vienne, articles où mon père était placé au premier rang des romanciers français.

Mon père ne se fâcha qu'une seule fois à l'occasion de cette intimité. L'album de la jolie baronne lui tomba entre les mains. J'avais écrit trois strophes sur l'une des pages de cet album. Mon père rentra à la maison, suffoqué par la colère.

Il me défendit de faire des vers. Il me dit que je les faisais très-mal. Il m'accabla de reproches et d'invectives. Je ne crois pas l'avoir jamais vu malade de pareille indignation. Il parla de me chasser de chez lui.

Hélas! oui, je faisais des vers; j'en faisais d'énormes quantités. Eberhardt ne les trouvait pas mauvais; moi, je les trouvais très-beaux. Je les lisais à l'adorable baronne. Eberhardt m'avait présenté à la baronne. La baronne m'appelait son poëte ordinaire. J'étais amoureux jusqu'à l'extravagance.

Il s'est rencontré de jeunes poëtes, accueillis par les charmantes baronnes avec une distinc-

tion flatteuse, tout exprès pour donner le change aux barons et servir de paratonnerre. Je ne voudrais pas accuser madame d'Haynard d'un semblable machiavélisme, mais il est certain que le baron me faisait les gros yeux. C'était un beau garçon qui, en fait de littérature, ne connaissait que le cours de la bourse. Il avait souvent des liquidations très-sortables et s'entendait bien à son métier.

Vous ne me contesterez pas que tous les gens de bourse se ressemblent, à ce point qu'on peut dire presque à coup sûr en voyant un échantillon humain, portant certaine barbe et certaine chevelure : Si ce n'est pas un gentilhomme baissier, c'est pour le moins un marquis marron. Eh bien, M. le baron possédait dans toute sa splendeur cette physionomie de dupe, saumonée de fripon, si fort à la mode dans le temple du report. Il portait dans l'œil gauche un lorgnon spécialement taillé pour lire le poëme de Jacques Bresson ; les favoris en côtelettes avaient la signification claire et précise d'une cocarde.

C'était un plaisir pour moi que de causer de

l'inquiétude à ce galant homme. Je n'avais, du reste, aucun autre bénéfice dans la maison de M. le baron.

Je faisais des vers et j'étais amoureux. Mon père changeait à vue d'œil. Chaque jour, sa tristesse mortelle augmentait. Eberhardt disait qu'il avait le spleen. Liban secouait la tête. Je suis sûr d'avoir vu Liban pleurer. Où le cœur va-t-il se nicher?

Un soir Liban me dit :

— Avec de l'habitude, j'aurais fait comme les autres un tas d'articles dans les journaux et recueils, mais l'apprentissage n'y est pas. J'ai ramassé cinq cents francs en rognant sur ceci et cela et faisant danser l'anse, vulgairement parlant. Si on avait voulu le rapiner, en grand, ça n'aurait pas été difficile... Jamais il ne regarde à rien.

Je ne comprenais pas du tout le sens mystérieux de cet exorde.

Liban se caressait le menton et tâchait de garder son air d'importance ; mais je lisais sur son visage une émotion extraordinaire.

Je le priai de s'expliquer. Il haussa les épaules et atteignit brusquement sa tabatière.

— Jamais une obole! reprit-il; ça n'est pas dans les propensions de mon tempérament... Voilà des années que je le sers : il était jeune et moi aussi... Par ainsi donc, si j'ai gratté ce billet de cinq cents, c'est à bonne intention... Bien, bien! s'interrompit-il, vous ne saisissez pas? Il avait de l'esprit pour nous trois... quoiqu'il ait manqué d'atout dans plus d'une partie... Voici la chose : on va vous mettre les points sur les *i*... Je me suis laissé dire que dans les petits journaux taquineurs et gredins vulgairement parlant, tous ces blancs-becs sont des crève-de-faim qui écorchent l'un et l'autre pour dîner à vingt-cinq sous... Combien pourrait-on en avoir pour cinq cents francs?

Je n'y étais pas tout à fait encore.

Liban ouvrit sa tabatière en me jetant un regard de suprême dédain.

— Depuis que monsieur baisse, continua-t-il, toutes ces petites bêtes sont après lui, vulgairement parlant, comme la vermine autour d'un

malade. Ils gagnent leur pain à ce métier-là... Et dire que la sagesse des nations prétend qu'il n'y a pas de sot métier!... Mais elle prétend bien qu'il faut que tout le monde vive... Elle est toquée, la sagesse des nations!... Je me suis donc fait ce raisonnement : Puisque ces bestioles malfaisantes assassinent un homme pour cent sous, ils ne demanderont pas mieux que de chanter un cantique pour dix francs. Qu'est-ce que ça leur fait? S'ils ne sont pas plus de cinquante hannetons dans cette partie-là, je les achète tous en un tas avec mes cinq cents francs...

Pauvre Liban !

— Reste à savoir, poursuivit Liban, où ça se vend, ces moucherons-là. Dites-moi un peu la route du marché.

Je n'essayai même pas d'expliquer à Liban combien la petite presse est digne, probe, austère et peu vénale. C'eût été peine perdue. Il avait son idée et n'en voulait point démordre. La petite presse lui pardonnera en songeant qu'il ne pouvait point la comprendre. Ce n'était qu'un pauvre diable d'honnête homme.

J'ignore où il trouva la foire qu'il cherchait; j'ignore à quelle espèce de gens il s'adressa : la chose certaine, c'est que, peu de jours après, quelques-unes de ces folioles honteuses dont l'existence même est un mystère pour les gens de bonne compagnie, contenaient l'éloge de mon père. Mon père ne le sut probablement jamais : il en eût éprouvé un noir chagrin. Liban, fier et satisfait, m'apporta tous ces articles, disant :

— Ils peuvent l'abimer désormais. J'ai mis, vulgairement parlant, le baume sur la blessure!

Pendant les mois qui suivirent, je ne vis plus du tout nos voisines. Ma lorgnette de spectacle était à demeure au fond de mon tiroir. Je me formais. Mon père éprouvait un certain plaisir mélancolique à suivre mes petits succès de jeune homme. Il m'engageait souvent à fréquenter les maisons utiles, où l'on peut faire de grandes connaissances.

J'affirme que mon père n'avait jamais intrigué pour lui-même.

Vers le milieu de ma seconde année de droit, mon illustre ami Eberhardt fit recevoir ma nouvelle à l'une de nos revues parisiennes. J'en faillis devenir fou de joie. Le jour où elle parut, madame d'Haynard l'eut toute la journée sur son guéridon, et plusieurs de mes anciens camarades m'accostèrent dans la rue en me disant :

— Tiens! tiens! tu fais donc gémir la presse!...

C'est flatteur. Écoutez! c'est bien flatteur!

Ma nouvelle était intitulée : *l'Ame de Madelon*. L'avez-vous lue? Elle promettait. Je n'ai pas tenu.

Quand je rentrai le soir, Liban était debout sur le seuil de la porte; manifestement il me guettait. Je flairai un compliment, et d'avance j'en savourai les douceurs. Liban devait connaître ma gloire nouvelle par madame Bouilly.

— Il parait que vous avez fait un mauvais coup, vous! me dit-il avec brutalité dès qu'il m'aperçut.

Je restai un instant abasourdi, puis le sang

me monta au visage. Il me déplaisait, en ce jour de triomphe, d'être malmené par un laquais.

— Mons Liban, lui répondis-je en prenant mon courage à deux mains, vous êtes un impertinent drôle, et je finirai par vous donner sur les oreilles !

Liban, au lieu de se fâcher ou de paraître déconcerté, mit sa main sous le revers de sa livrée noire et me jeta un regard de complaisance.

— Allons ! grommela-t-il, la coquille est cassée. Voilà un petit homme !

Puis, changeant de ton subitement :

— Je demande excuse à monsieur ou plutôt pardon, car je crois que la locution passe pour vicieuse... Mais je ne suis pas un auteur, moi !... Je n'écris pas des nouvelles dans les revues pour faire mourir mon père de chagrin... Je ne suis qu'un simple domestique, vulgairement parlant.

Il y avait dans ces dernières paroles une grande amertume et beaucoup de fierté. L'allu-

sion faite à mon père ne me plaisait point; mais voulant éviter une guerre de paroles avec ce Liban, j'essayai un regard de mépris et je fis mine de passer outre, mais Liban ne l'entendait pas ainsi. Il me barra le chemin sans façon.

— Votre père va vous tancer comme il faut, me dit-il en jetant de côté toute feinte humilité; il aura raison. Souvenez-vous bien de cela : il a raison, et de plus, il est malade. Si vous faites le rodomont, c'est bien, on saura que vous n'avez pas de cœur!

Il s'effaça et me laissa le champ libre, en ajoutant :

— Monsieur est au lit. Il vous attend.

J'avais le cœur bien gros en montant l'escalier. Le succès de *l'Ame de Madelon* allait-il décidément m'être imputé à crime? Devait-on me maudire, parce que Dieu m'avait départi ses dons les plus précieux? Dans d'autres familles, on entoure le débutant heureux et les caresses de ceux qu'il aime sont sa meilleure ovation; ma gloire à moi était châtiée comme une honte. Pourquoi cette injustice?

Je m'arrêtai sur le carré du premier étage. Je me mis à la fenêtre, la tête entre les deux mains. J'étais à bout de courage et je songeais à fuir la maison paternelle, pour cultiver librement mon talent littéraire. La fenêtre donnait sur le jardin de madame d'Ablon : au bout du jardin était la maison ; comme toujours, le petit salon du rez-de-chaussée était éclairé. Je m'essuyai brusquement les yeux pour regarder quelque chose de très-extraordinaire. Madame d'Ablon était au piano ; elle passait pour forte musicienne. Pendant qu'elle jouait l'ouverture d'*Obéron,* mon ami Eberhardt, derrière son dos, baisait les mains de Sophie.

Je n'avais pas ma lorgnette de spectacle. Sophie me parut bien changée depuis le soir du bal. A cette distance, elle me faisait l'effet d'une très-gracieuse jeune fille. Elle ressemblait à ma passion, madame d'Haynard ; elle prenait quelques airs du fameux portrait. Elle était belle.

Mais l'éloignement produit de ces mirages.

Entre elle et Léo Eberhardt, je vis tout à coup la figure de ce lutin d'Aimée.

Celle-ci avait énormément grandi. Elle était maigre comme une gaule. Elle mit son doigt sur sa bouche d'un air menaçant... Eberhardt et Sophie en parurent fort troublés : Eberhardt surtout. La pantomime de ces trois personnages disait énergiquement qu'Aimée venait de surprendre un secret.

— Que faites-vous là, Charles ? me dit le médecin de mon père, qui sortait de son appartement.

Je balbutiai je ne sais quelle réponse. Il me regardait avec attention et méfiance.

— Votre père n'est pas bien, Charles, pas bien du tout... du tout... Il a du chagrin... le chagrin fait mourir.

Ceci fut ponctué très-largement.

— Est-ce que vous auriez de l'inquiétude ? demandai-je d'une voix tremblante.

Il me prit la main et la tint serrée entre les siennes. Il me regardait toujours.

— Charles, prononça-t-il lentement et tout bas ; les enfants ne savent pas toujours mesurer le mal qu'ils font. Je vous crois un jeune homme doux et bon...

— Mon père aurait-il donc dit...? m'écriai-je, tandis que des larmes jaillissaient violemment de mes yeux.

Il m'interrompit du geste.

— J'ignore tout, me dit-il; votre père ne m'a rien confié... mais souvenez-vous de ceci, Charles : il y a des hommes que le chagrin tue comme le plus sûr des poisons!

Il lâcha ma main, me fit un signe de tête où il y avait de la compassion et disparut.

Je devais avoir une très-forte fièvre; je franchis le seuil de l'appartement de mon père et j'arrivai tout droit à sa chambre à coucher. Je frappai en tremblant, car je m'attendais à de cruels reproches. La voix de mon père, qui me dit d'entrer, était libre et presque gaie. Je pensais le trouver au lit. Il était debout au coin de sa cheminée.

L'image de mon père m'apparait souvent et toujours je le vois tel qu'il était ce soir-là. C'est le plus profond et le plus vivant de mes souvenirs. Il avait vieilli beaucoup dans ces derniers temps, et ses beaux cheveux prenaient la nuance

grise; ses traits amaigris avaient une pâleur mate, sauf les pommettes des joues qu'un point rose piquait. On voyait vers les tempes ses veines bleuir comme il arrive aux femmes phthisiques. Ses mains étaient d'ivoire. Le sourire triste qui relevait ses lèvres blanches me fit mal.

Il portait un habit noir sous une ample robe de chambre ouatée; malgré ce double vêtement et la saison chaude, il avait froid : il grelottait.

C'était un homme souverainement distingué... Ses ennemis eux-mêmes accordaient à son talent comme à sa personne la tenue, le charme, l'élégance. Peut-être ce front charmant rappelait-il un peu trop le type féminin. J'ai peine à exprimer cela. L'ampleur manquait, mais non pas la dignité; la force, mais non pas la hauteur.

— Charles, me dit-il avec un enjouement qui déconcerta mes terreurs, je suis bien aise de vous voir. J'ai pensé à vous tous ces temps-ci, beaucoup. Vous n'avez pas de vocation tranchée, n'est-ce pas, Charles? vous ne tenez pas à faire le métier d'avocat?

— Non, certes, mon père, répondis-je.

Il m'avait rapproché de lui d'un signe et tenait sa main sur mon épaule. Il me regardait; son sourire se faisait plus mélancolique et plus doux.

— A mesure que je perds ma vigueur, murmura-t-il, j'aime mieux ta mère, à qui tu ressembles, Charles. Elle vient me visiter plus souvent. Elle me demande ce que je fais pour toi...

Il s'arrêta. Je crois que mon père était incapable de jouer la comédie. Il parlait en ce moment comme il sentait. Ces heures malades apportent souvent je ne sais quels vagues attendrissements.

— Je n'ai encore rien fait pour toi, reprit-il.

— Mon père!... voulus-je l'interrompre.

Il attira ma tête et me baisa au front. C'était la première fois. Les larmes me vinrent aux yeux. Il continua en se parlant à lui-même :

— C'est un métier qui rend égoïste...

Puis il s'assit sur le canapé, au coin du feu, et me fit une place auprès de lui.

— Mon Charles, me dit-il, j'ai parmi mes amis une douzaine de médecins. Je les ai tous con-

sultés, non pas pour prendre leurs remèdes, mais pour savoir. La mort menaçante fait de chacun de nous un enfant curieux...

— Ne parlez pas ainsi, mon père! m'écriai-je.

Il eut ce pâle sourire qui donnait à sa physionomie une extraordinaire expression de bonté.

— Ne parlez pas ainsi, répéta-t-il; je dis ces propres paroles à ta mère quand elle m'avoua qu'elle se sentait mourir... Si fait, mon pauvre enfant, il faut parler ainsi. Mes amis médecins m'ont tous dit : Ce n'est rien; mais en dehors des mots prononcés, il y a un langage... J'ai compris la sentence rendue à l'unanimité : je suis perdu.

Il passa mon mouchoir sur mes yeux mouillés, comme une mère ferait à sa fille.

— Sauvé, plutôt! s'écria-t-il avec une gaieté qui m'étreignit le cœur. Sauvé! je répète ce mot selon ma conscience. Je suis las de la vie, et cette fatigue est incurable : elle se nomme le désespoir... Ne m'interromps pas, Charles, je sais d'avance ce que tu vas m'objecter : mes succès, ma position, mon nom... Écoute-moi

bien : le succès n'est qu'un mot vide de sens. Que faut-il pour ternir un miroir? Le souffle d'un enfant. Le succès engendre la jalousie, comme la chaleur fait pulluler les insectes, et il suffit d'une seule jalousie pour empoisonner le succès. Quiconque a bâti l'édifice de son bonheur sur ce sable mouvant est un condamné. J'ai fait cela; j'en meurs...

Charles, s'interrompit-il, je ne t'ai pas assez aimé, je n'ai pas été assez père vis-à-vis de toi. C'est le succès ou plutôt la poursuite acharnée du succès. J'ai bon cœur. J'aimais ma pauvre femme. J'ai passé autrefois des heures à sourire et à pleurer auprès de ton berceau.

Puis la maladie morale est venue, cette fièvre du succès qui développe le MOI chez l'homme démesurément et follement, comme certains moyens barbares développent le foie des animaux, martyrs de nos gourmandes sensualités.

Je ne sais où est allé mon cœur. Je me suis mis à écouter aux quatre vents du ciel pour

entendre le pauvre écho de mon nom. Enfantillage vil ! folie ! misérable folie !

Il avait lâché ma main tout à coup. Ses yeux étaient cloués au sol. Un voile sombre était sur ses paupières.

— Et j'ai souffert ! prononça-t-il avec effort ; et le sommeil a déserté mes nuits ! et mes jours ont été pleins de tortures !

Il n'y a point d'angoisses comparables à celles de l'orgueil.

Souviens-toi bien de ceci, Charles ; en France, l'homme de lettres sème son sang, son cœur et sa vie pour recueillir le sarcasme des sots et le dédain de ceux qui se croient forts.

En France, il n'y a pour l'homme de lettres ni fortune ni gloire.

En France, le métier d'écrivain est le dernier de tous.

On m'a dit qu'en d'autres contrées, en Angleterre surtout, la plume conduisait à l'opulence et au pouvoir. L'Angleterre couronne ses poëtes et dore le sentier où marchent ses écrivains. Chez nous, il n'en est pas ainsi. Notre littéra-

ture, qui est l'honneur du monde, fleurit par la volonté de Dieu entre la malveillance des gouvernements et l'indifférence de la foule. L'esprit pâtit, opprimé par les défiances du pouvoir et par les jalousies du vulgaire.

J'ai dit le mot : jalousies. Nous sommes les Athéniens ; nous nous fâchons contre tout Aristide dont le nom est prononcé trop souvent ; chacune des têtes obscures qui moutonnent dans nos cohues, croit avoir droit à un piédestal. Le premier venu parmi les moutons de ce troupeau envie le pasteur dans sa vanité burlesque et se dit : Si j'avais sa houlette, j'en ferais bien autant que lui !...

Comme toutes les brebis ne savent pas bêler, une charge a été inventée : l'avocat des moutons : le critique, ordinairement fruit sec de l'invention, vaincu des luttes théâtrales ou romancières, le critique, vengeant sa défaite sur les reins du triomphateur.

La critique, en France, répond à cette immense rancune du vulgaire jaloux. Chacune des injures de la critique soulève un grand cri

de bien-être. Plus elle est acerbe, mieux elle réussit. On ne lui demande ni talent ni savoir. On ne réclame d'elle que de l'insolence.

N'est-ce pas une joyeuse chose que de voir un balourd frapper de son gourdin un front illustre? et ne payerait-on pas pour assister à ce spectacle du moucheron, tyrannisant le lion?

Ce ne serait rien que de tuer le lion, mais quand le lion est mort, les moucherons cherchent un âne pour l'affubler de sa peau.

Et les moutons de rire, contents, glorieux, vengés! Et la foule de s'écrier, en montrant le carnaval de l'âne: Voyez pourtant, voyez ce que c'est qu'un lion!...

La fièvre mettait des tons ardents aux joues amaigries de mon père. Je comprenais parfaitement le but de cette plainte dont je ne puis rendre ni toute l'amertume ni tout le découragement. Mon père voulait me dégoûter de la littérature. *L'Ame de Madelon* était là-dessous, bien qu'aucune parole ayant trait à ce forfait, commis par moi, n'eût encore été prononcée,

Mon père était de ces hommes qui s'exaltent en parlant et qui dépassent presque toujours le but par une trop grande dépense d'éloquence.

Jen'osais l'arrêter, précisément par ce qu'aucune allusion n'avait été faite à ma situation personnelle.

Il reprit haleine longuement et péniblement.

— Vous m'accuserez peut-être d'exagération, Charles, continua-t-il ; vous aurez tort. Je parle avec passion, il est vrai, mais c'est la passion de la vérité. Pour en revenir au point de départ : mon succès, ma position, mon nom, je me résume.

Oui, j'ai eu des succès : c'est-à-dire une série de cuisantes douleurs. Souvenez-vous qu'une seule voix qui blâme empêche d'entendre le tonnerre des applaudissements ; or, cette voix du blâme ne se tait jamais. C'est l'envers fatal et nécessaire de toute ovation.

Ma position n'existe pas. Je ne connais point d'homme de lettres qui ait une position. Quelques écrivains gagnent de très-grosses sommes : presque jamais ce n'est le fruit pur de la plume.

Je parle ici au point de vue *sérieux* et marchand. Pour trouver le lieu où le talent soit, dans toute la force du terme, un patrimoine, il faut passer la frontière.

Je reviendrai tout à l'heure aux écrivains qui gagnent beaucoup d'argent.

Mon nom, enfin... tenez ! la colère me monte au cerveau. Qu'est-ce qu'un nom ? je vous le demande ! Entendez-vous désigner familièrement par ce terme cette récompense trop grande qu'on appelle autrement la gloire ? Je n'ai pas de nom. Les libraires vous diront que *mon genre n'est plus à la mode*. Comprenez cela, Charles ; nous subissons la mode comme la nuance des indiennes, comme la fantaisie des gâteaux. Nous sommes un jouet entre les mains obscènes du vulgaire. Le vulgaire a acheté, un jour de largesse, pour quelques francs ou pour quelques sous le droit de nous juger et de nous condamner. Nous sommes sa chose, comme le fruit dont il rejette avec dédain les épluchures. Si nous amusons son épaisse sottise, il nous fait l'aumône d'un bravo protecteur. Mais nous

l'ennuyons presque toujours et il nous siffle.

Charles, je vois bien que vous trouvez le tableau assombri et trop noir. Vous avez entendu ça et là de grandes acclamations, vous avez vu s'élever des pavois, vous avez assisté à des ovations. Je n'aurai point l'injustice de le nier. Il est parfois, dans la vie de l'écrivain, des heures triomphales. Mais demandez-leur à tous, à tous ! demandez aux plus heureux et aux plus glorieux si le public adopta jamais l'enfant chéri de leur verve et de leur génie. Demandez-leur si bien souvent l'acclamation bruyante ne s'élève pas autour du berceau d'un nouveau-né rachitique ou d'un bâtard des jours découragés. Demandez-leur si la couronne décernée ne surprit pas parfois leur conscience et ne fit pas monter à leur front le rouge du dépit.

C'est ici la transition, Charles, pour arriver aux écrivains qui gagnent beaucoup d'argent. Vous méprisez l'argent, n'est-il pas vrai? C'est de votre âge, et je n'y vois point de mal. Les enfants perdent d'eux-mêmes la passion de jouer aux billes. Chaque année transforme

notre moi. Il serait insensé, le vieillard qui nierait l'amour, par défaut de mémoire. L'adolescent qui nie l'argent n'est qu'aveugle.

L'argent est non-seulement le principal but des soldats de la vie civile, mais encore le mètre, la mesure exacte et impitoyable au moyen de quoi nous jaugeons tous, tant que nous sommes, la capacité humaine.

A ce point de vue, on pourrait presque dire que l'argent est aussi de la gloire.

C'est du moins le seul signe tangible de la bataille gagnée.

Suivez-moi bien, Charles. On ne repousse pas un remède parce que le goût en est amer. La tristesse que je vais faire naître en vous vous sera profitable.

Suivez-moi bien. Supposons un homme de génie, non pas un de ces génies primordiaux, soleils de l'esprit humain, qui eurent nom Homère ou Moïse, mais un génie mitigé, ramené à des proportions modernes, un génie tel qu'il en peut naître encore en nos siècles, fatigués du progrès.

Un poëte, je suppose. Nous avons eu, nous avons de grands poëtes.

Souvenez-vous de ce fait que je vous signalais tout à l'heure : la surprise chagrine, la honte étonnée que produisent certains triomphes. Rapprochez ce fait qui vous est inconnu de cet autre fait, impossible à nier : la décadence progressive de presque tous les beaux esprits de ce siècle.

Le second fait sera bientôt pour vous une démonstration du premier.

Vous êtes dans le mouvement. Je ne citerai aucun nom. Vous savez aussi bien que moi le bilan de toutes ces espérances trompées. Pour tant d'aurores radieuses, combien avons-nous eu de soleils à l'heure de midi?—Et dans quels sombres nuages vont se couchant les rares et pâles soleils qui ont lui?

Ne cherchez point la raison de cette décadence qui semble une contagion. Elle est dans l'étonnement du triomphe. Elle est dans l'influence exercée par le vulgaire sur le poëte. Elle est dans ce blasphème de l'abdication du génie.

Le génie est fait pour conduire la foule. Du moment que le génie se laisse conduire par la foule, il prévarique lâchement, et Dieu l'abandonne.

Le triomphe qui étonne pervertit. L'archer qui gagnerait un prix en atteignant un but qu'il n'a point visé perdrait la justesse de son coup d'œil.

Il est une misérable vérité, c'est que, de nos jours, rien n'est désintéressé, pas même le génie. Le génie travaille et s'efforce pour conquérir deux rémunérations : la renommée et la fortune. S'il aperçoit la fortune et la renommée au bout d'une voie qui n'est point la sienne, il change de route.

La foi n'y fait rien : il n'y a plus de foi. La religion littéraire se révolte bien un peu, mais elle cède. Et l'orgueil, qui sait toujours se reprendre à quelque branche, grossit et s'enfle en criant ce mensonge : J'ai fondé une école!...

Mon père me prit la main et la serra convulsivement.

— Ils n'ont rien fondé, Charles, s'écria-t-il,

—sinon le système de plate obéissance aux fantaisies de la cohue ; c'est la cohue qui a la haute main sur les courants littéraires ; cohue des salons ou cohue du ruisseau.

La cohue dicte ses lois à l'homme qu'elle appelle un maître, — comme nous commandons notre repas au cuisinier que nous appelons un chef.

Maîtres et chefs sont pour obéir.

Le goût déchoit ; le niveau des œuvres intellectuelles s'abaisse, parce qu'au lieu de rester dans sa sphère éthérée, le poëte, plus humble que Vatel, qui du moins servait un prince, vient prendre tous les jours les ordres du vulgaire.

Que serait une classe où les marmots coifferaient du bonnet d'âne le pédant obéissant?

Voici longtemps que le monde a commencé ce mouvement de tête en bas. Les aveugles indiquent la route au clairvoyant ; les culs-de-jatte mènent la course. C'est l'anarchie monstrueuse et mortelle.

Diras-tu non ? Tu ne te souviens donc plus de celui-ci qui bondit un jour dans l'arène des

penseurs comme un lion, comme un beau lion d'Afrique, si jeune et si fier, que son premier rugissement fit trembler de haut en bas les caduques murailles de l'Institut? Qu'est-il devenu? On ne sait trop. Qu'a-t-il fait? Une école : une petite classe d'enfants méchants et mal débarbouillés qui continuent, à cinquante ans qu'ils ont, de jouer des niches aux bourgeois comme au bon temps des lames de Tolède et des souliers à la poulaine?

Et cet autre, vivante symphonie, fils légitime des belles heures d'Apollon, cet autre, poëte aussi dans la grande acception du mot, cet autre dont la jeune lyre fit vibrer tout au fond de nos cœurs de si suaves, de si angéliques accents, qu'est-il devenu? Il est devenu vieux. Qu'a-t-il fait? Des dettes.

Vois-tu les cheveux blancs de ce troisième? Crois-tu aux enthousiasmes qui glapissent autour de la poésie populaire?

Ces trois-là, Charles, ont été mordus par la vipère politique. Les deux premiers étaient du bois dont on fait les grands hommes. Le jour

où le pied leur a glissé, la cohue a crié bravo! Ils se sont retournés, ces fiers Sicambres; ils ont brûlé ce qu'ils avaient adoré. C'est la cohue qui donne l'or et les branches de laurier.

La cohue qui vit de cuivre et de chardons!

Il faut flatter la cohue, il le faut, sous peine de gloire posthume, c'est-à-dire de mort.

Il faut dire à la cohue : Toi seule es belle, malgré les miroirs ; toi seule es sage, malgré tes sottises; toi seule es vaillante en dépit de tes lâchetés!

Les révolutions que tu as faites sont bien faites; les extravagances que tu exaltes sont la vérité; les martyrs que tu tourmentes sont des scélérats indignes de pardon.

Et comme la cohue vire sur son axe invisible plus vite et mieux que la meilleure des girouettes, il faut changer avec la cohue, avant elle, si l'on peut, lestement et docilement.

Il faut chanter celui-ci jusqu'à la veille de sa chute, puis celui-là le lendemain de son avénement. Il faut marcher sur les mains et faire la cabriole, tantôt sous les ailes éployées de l'ai-

gle, tantôt autour de la froide statue de la Liberté. Il faut, si le vent y est, apprendre l'argot transcendant des apôtres du socialisme; il faut enfin, si les bouges d'Athènes se prennent de querelle avec Jupiter, inventer à propos quelque idole complaisante et dresser sur un petit piédestal pas trop élevé la statuette bachique du dieu des bonnes gens...

Charles, si les hommes de génie sont obligés de passer sous ces fourches caudines, je te le demande, quelles humiliations doivent subir ceux qui n'ont que du talent?...

Mon père s'arrêta. Je demeurai muet.

Le détour me semblait énorme pour arriver à *l'Ame de Madelon*.

Je ne puis dire que l'âpre éloquence de mon père ne fit sur moi aucune impression, mais je dois avouer qu'elle était loin de me convaincre complétement. Il y avait pour cela deux raisons : mon père dépassait le but, et j'étais trop jeune.

Pour comprendre ce qu'il y a de profondément vrai sous l'exagération de certaines dia-

tribes, il faut avoir vécu. Je n'avais fais que lire, puis écrire : deux formes de songer. D'ailleurs *l'Ame de Madelon* plaidait vigoureusement au dedans de moi contre les idées de mon père.

Qui avais-je trahi pour écrire *l'Ame de Madelon*? Qui avais-je flatté? quelle lâcheté commise? quelle palinodie chantée !

Mon père me regardait d'un œil intermittent, si je puis m'exprimer ainsi. Sa paupière allait se baissant et se relevant. Sur sa pauvre figure de malade, plusieurs impressions passèrent. J'y vis tour à tour de la défiance et de l'espoir, selon les diverses interprétations qu'il donnait *in petto* à mon silence.

Il reprit avec plus de calme, en prêtant à son accent une sorte de solennité.

— Charles, je ne crois pas que vous soyez un génie. Il n'y a rien là de blessant pour vous : on ne suppose pas le génie; on ne l'admet que sur pièces authentiques et preuves irréfragables. Quant au talent, denrée moins rare, il se peut que vous en ayez et même beaucoup : je n'en sais rien; je ne désire pas le savoir...

Je dus faire une grimace, car mon père s'interrompit encore.

Son dernier mot avait produit sur moi l'effet pénible d'un lourd talon de botte qui se pose sur un pied malade.

Évidemment, mon père n'avait pas lu *l'Ame de Madelon!*

Chose singulière! Tout Paris avait dévoré *l'Ame de Madelon*. Et chez moi, dans ma propre maison, personne n'avait daigné feuilleter ces pages où s'épanouissait la fleur vierge de ma pensée!

L'univers, en ce moment, me jugeait. Il n'y avait pour se récuser que Liban et mon père.

Vous qui savez tout, pourriez-vous me dire pourquoi j'eus en ce moment une rapide et mignonne vision? Mon imagination me montra Sophie d'Ablon coupant les feuilles de la *Revue* et lisant *l'Ame de Madelon*.

Les épaules de Sophie étaient rondes; sa bouche moins large dessinait mieux l'arc d'amour. Elle ressemblait de plus en plus au portrait...

Mon père répéta très-sévèrement :

— Je ne désire pas le savoir. Le talent est un malheur, Charles, et je vous veux du bien.

Cette fois j'ouvris la bouche pour protester.

Mon père m'arrêta d'un geste froid et doux.

— Charles, continua-t-il en me touchant la main, il y a du moins une chose que je sais parfaitement, c'est que vous êtes un enfant loyal... une chose que j'espère, c'est que vous serez un honnête homme... une chose enfin que je soupçonne, c'est que vous avez de la fierté... Je ne vous blâme pas de cela, Charles... mais avec de la loyauté, de l'honneur, de la fierté, il ne faut pas se faire homme de lettres, mon fils, surtout quand on a du talent!

C'étaient maintenant ses deux mains qui pressaient tendrement la mienne.

Voulez-vous une comparaison ? figurez-vous une fillette que sa mère prend par la douceur pour lui glisser au doigt l'anneau d'un mariage trop raisonnable.

J'étais muet toujours.

Mon père me dit avec un redoublement d'onction :

— Tu ne me réponds rien, *mon* Charles?

Mon Charles ! Il y avait captation.

J'étais presque aussi embarrassé qu'à ma première contredanse.

Pour ne pas me faire esprit fort à plaisir, j'avoue que j'avais bien quelque émotion; mais mon trouble prenait sa source ailleurs que dans l'éloquence de mon père. C'était le son particulier de sa voix, creuse et sourde, c'était sa pâleur et cet éclat fébrile qui brillait dans ses yeux agrandis.

Sans *l'Ame de Madelon,* il est probable que j'aurais cédé tout de suite, mais *l'Ame de Madelon* me tenait. J'entendais au dehors comme un grand murmure : c'était Paris tout entier qui parlait de l'*Ame de Madelon*.

— Mon père, m'écriai-je, croyant avoir trouvé un de ces arguments qui gagnent les batailles, je ne vous dirai pas que vous avez du génie, après la définition que vous en avez donnée, mais qui oserait vous refuser du talent, un grand, un immense talent, un talent de premier ordre...?

Il retira ses mains : je poursuivis néanmoins avec courage :

— Qui oserait prétendre qu'à votre magnifique talent ne s'unit pas une loyauté complète? qui oserait douter de votre honneur?...

Mon père avait croisé ses jambes l'une sur l'autre. Il regardait le foyer. Peu à peu, ses sourcils se fronçaient.

Comme j'hésitais, il me dit d'un ton sarcastique et positivement provoquant :

— Personne ne conteste absolument cela, M. Charles... faites-moi la grâce de conclure.

— Voici la conclusion, mon père... votre talent, votre loyauté, votre honneur, votre fierté même vous ont-ils empêché de conquérir et de garder une des plus belles positions de ce temps-ci?...

J'allais sans doute ajouter quelques petites choses pour arrondir mon discours, mais l'orage qui couvait éclata tout d'un coup. La figure de mon père se décomposa littéralement par l'effort qu'il faisait pour contenir sa colère.

J'eus peur et je me repentis.

— Ma position! répéta-t-il avec un éclat de voix extravagant; une position, moi!... Fou! misérable fou! Enfant! niais! sourd! aveugle!... Je te montre l'endroit du parapet d'où je me suis jeté tête première dans la rivière... je te montre l'eau trouble qui m'a noyé... Tu as sous tes yeux mon corps mort... Et tu raisonnes!... et tu caresses le parapet... et tu regardes complaisamment la rivière!... et tu dis en examinant le noyé : Voilà un gaillard dans une situation digne d'envie... Va-t'en, Charles! Tu me ferais mourir enragé!... va-t'en! fais ce que tu voudras! Tu es juste assez stupide pour manier la plume... Va-t'en! Je ne te maudis pas! Je te proclame membre de la société des gens de lettres!

Je vous répète là textuellement les paroles de mon père, mais je renonce à vous dépeindre le délire de son courroux. Ce qui vous semble moquerie dans tout ceci avait les allures de l'épilepsie. Son mépris voulait écraser. Chacune de ses paroles frappait mon oreille comme un soufflet claque sur la joue.

Son doigt me montrait la porte d'un geste si impérieux, que je ne crus pas devoir résister. Je me levai pour sortir.

Comme je gagnais le seuil, un gémissement me fit retourner. Je n'eus que le temps de m'élancer vers mon père, en proie à une violente attaque de nerfs.

J'ai dû vous le dire : il y avait de la femme beaucoup dans cette nature capricieuse, élégante et faible. Il se renversa dans mes bras après une courte crise et resta longtemps les yeux fermés. Son souffle se ralentit jusqu'à devenir presque insensible.

— Mon père ! mon père ! criai-je dans mon effroi ; pardonnez-moi ! Je ferai tout ce que vous voudrez !

Il rouvrit enfin les yeux à demi et me désigna, d'un mouvement plein de fatigue, un verre qui était sur la tablette de la cheminée. Je le lui tendis. Il but une gorgée avec beaucoup de peine.

Quant il me rendit le verre, ses doigts froids me touchèrent la main et il me sourit.

— C'est ainsi que je mourrai, Charles, me dit-il.

Je pris cela pour un reproche, et ma tête se courba.

— Charles, poursuivit-il en essayant de sourire, les hommes ont toujours tort quand ils veulent convertir les enfants. Dieu ne permet point cela. Il faut l'expérience et le malheur.

Son geste caressant m'attira. Je m'assis tout auprès de lui sur un tabouret. Sa main s'appuya sur mes cheveux et il murmura en laissant retomber ses paupières appesanties.

— Je ne croyais pas t'aimer tant que cela, Charles, mon pauvre enfant... tu es le portrait vivant de ta mère.

Je dois me rendre cette justice. J'étais tout entier à mon père. Je ne pensais pas plus à *l'Ame de Madelon* que si je n'eusse point été l'auteur de ce cher opuscule.

— Ta mère était ainsi, reprit-il, tenant à ses idées, mais douce, mais bonne, mais regrettant si vite le chagrin qu'elle avait pu faire... J'ai

entendu ce que tu disais pendant ma crise, Charles : j'entends tout, quoiqu'il me soit impossible de donner signe de vie. Je me sentirai mourir et cela me plaît... Je vais mieux, je vais beaucoup mieux, s'interrompit-il en voyant mon air consterné ; il ne faut pas t'effrayer, mon Charles, de ces pensées de mort qui me reviennent sans cesse... Ce n'est point l'effet d'une lâche préoccupation : je suis prêt : tout est en ordre chez mon notaire, et l'abbé Morin m'a visité trois fois cette semaine.

Je dus pâlir subitement, car mon père me serra contre sa poitrine.

— Enfant ! murmura-t-il ; tu as plus peur que moi !

Ce mot n'était pas exempt d'un certain contentement.

Vous éprouverez ici un sentiment pénible, je le sais et je m'y résigne. Vous vous représenterez votre pauvre ami Charles introduisant le scalpel de l'observateur dans les derniers battements du cœur de son père.

Vous vous tromperez. Mon père était homme

de lettres. Je l'ai été un peu. C'est un double malheur qui explique tout.

Sur ma conscience, j'étais tout entier à l'angoisse. C'est plus tard que l'intention s'est faite. Je le dis comme je le pense, avec chagrin, avec pitié : l'homme qui vit dans la fiction feint sans cesse. Il drape sa vie, il corrige les épreuves de sa mort.

— Écoute-moi bien, Charles, continua-t-il avec une soudaine bonhomie, c'est cette heure qui va faire le souvenir que tu garderas de moi... je me souviens surtout des derniers instants de ta mère... Il n'est pas dit que je mourrai demain, ni ce mois-ci, ni cette année. Je m'éteins : ce peut être long... Je n'ai jamais été incrédule, quoique parfois, dans les essais échappés à ma jeunesse, j'aie parlé avec légèreté de choses profondément respectables... Autant par conviction que par convenance, j'ai voulu finir dans le giron de l'Église qui me baptisa enfant, qui me donna, vers la douzième année, le pain de la communion, et qui bénit ma main de jeune homme dans la douce main de

ma femme bien-aimée... Choisis ta femme, Charles : si elle est bonne, morte ou vivante, elle veillera sur toi : c'est ta mère qui me réconcilie avec Dieu... ta simple et sainte mère, par qui je t'aime enfin de tout mon cœur, Charles, mon pauvre enfant!...

Les pleurs jaillirent de mes yeux. Sa paupière était humide. Il me repoussa doucement et fit effort pour secouer l'émotion qui l'énervait.

— J'ai donc entendu ce que tu m'as dit pendant ma crise, reprit-il en changeant de ton ; tu m'as dit : Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Et je vous le répète, mon père ! m'écriai-je.

— C'est très-bien, Charles, c'est très-bien ! tu as bon cœur : tant mieux... Mais je disais autrefois à ta mère : je ne veux rien par obéissance. Je te le dis à toi aussi, mon Charles. L'obéissance me déplait : elle garde presque toujours rancune... C'est la persuasion qu'il me faut : je ne serai content qu'après t'avoir convaincu. Je plaide pour toi contre la fantaisie,

mon fils, et cela me donne de la force. Tu as vu la sirène jusqu'au nombril seulement. A l'âge que tu as, la profession littéraire nous a semblé à tous, comme à toi, belle, brillante, glorieuse. Elle devrait l'être; elle l'est en d'autres pays. A ton âge, pas plus que toi, nous n'apercevions l'horrible queue de poisson qui termine ce torse de nymphe.

Je n'abuse pas de la mythologie, tu le sais bien, Charles. Pardonne-moi cette comparaison en faveur de sa souveraine justesse. La muse, de nos jours, est une enchanteresse qui sourit au devant d'un trou profond où l'on se noie.

Tu n'as eu à m'opposer qu'un seul argument : ma position.

Au lieu de me fâcher, j'aurais dû te répondre : je vais réparer ma faute.

Tu m'accordes du talent, mon fils, beaucoup de talent. Je m'empare de cet aveu. Tu ne me contesteras pas non plus ce fait que ma carrière d'écrivain a été laborieuse et longue. J'ai beaucoup produit. J'ai eu de nombreux succès. Mon père m'avait laissé en mourant vingt mille

francs de rente. Ta mère était pauvre. En mourant, je te laisserai, moi, deux cent mille francs, à peu près...

Ne m'interromps pas. Nous discutons sur un fait : ma position. L'argent est ici un élément qui ne peut être négligé. Nous allons arriver tout à l'heure à la considération, au crédit, aux honneurs, aux autres unités, enfin, qui composent ce total qu'on nomme une *position*.

Le résultat comme argent a donc été hautement négatif. Demande au premier venu de mes amis ou de mes ennemis, ce qui est tout un, si j'ai été un dissipateur.

Dans ma classe, au collége Henri IV, nous étions une soixantaine. J'avais six ou huit camarades d'élite. Je ne les ai point perdus de vue. Tu les connais pour la plupart.

Il y avait d'abord Bodin, le gros Alfred Bodin qui faisait bien les thèmes. On disait au collége Henri IV : Fort comme Alfred, bête comme Bodin. Bodin est notaire, rue Richelieu. C'est ce gros monsieur, officier de la Légion d'honneur, qui est entré l'autre soir très-tard chez les d'Ablon,

et pour qui madame la comtesse de Raimbault m'a très-nettement coupé la parole.

Bodin est colonel de sa légion, membre du conseil général de la Seine et président de la chambre des notaires ; son fils aura plus d'un million.

Il y avait Mirail, le paysan du Danube qui enviait ouvertement mon esprit. Qu'il était lourd et stupide, ce Mirail ! Tu l'as vu chez moi, car il daigne encore me venir voir. Il s'est fait éleveur dans le Calvados, sa patrie. Il est officier de la Légion d'honneur, député, membre correspondant de l'Institut. On ne sait pas sa fortune. Sa fille a épousé un petit pair de France.

Il y avait Ricquier, dit à la houppe, enfant maladif et obtus. Ses parents le traitèrent par l'algèbre et la trigonométrie. Fruit sec de l'École polytechnique, il se fit recevoir ingénieur civil. Plusieurs ponts écroulés sont sortis de ses mains, ainsi qu'un bassin à flot où l'eau ne veut pas venir. C'est un personnage. Il est officier de la Légion d'honneur. Il a l'oreille du mi-

nistre des travaux publics. Je ne sais aucune espèce de raison pour qu'il ne soit pas ministre lui-même.

Il y avait Monnot, le pauvre Monnot, surnommé la poule mouillée. On le mit à Saint-Cyr. Il est général de division, commandeur de la Légion d'honneur, et le reste.

Il y avait Albert de Maulièvre, incorrigible sacripant, buveur, joueur, coureur et vivant un peu de ces divers défauts. Il est diplomate. L'Europe entière sait son nom. Sa poitrine n'est pas assez large pour porter ses ordres.

Lusigny est banquier, Lusigny qu'on fouillait toujours quand quelque chose manquait dans les pupitres. Lusigny est dix fois millionnaire. Il n'est pas jusqu'à cet idiot de Jacquin qui n'ait gagné son million à vendre des paletots mal confectionnés et des culottes décousues.

Moi seul... et j'étais le premier, le plus fort, le plus brave, le moins laid, le plus riche au point de départ.

Moi seul, je suis pauvre, obscur, sans crédit.

Au lieu de monter, moi je suis descendu. Tous ceux-là qui me jalousaient me protégent.

Ils disent, et comme ils ont raison, Seigneur Dieu ! Ils disent : Félix s'est cassé le cou ! Si Félix avait employé à quelque chose de sérieux ses aptitudes naturelles, il aurait maintenant une *position*.

Mon Charles, pauvre enfant, c'est précisément ce qui me manque : une position !

Je n'ai pas appliqué mes aptitudes naturelles à quelque chose de sérieux : les choses sérieuses, ce sont le notariat, l'élève des veaux, l'École polytechnique, les fredaines truffées (quand on sait s'en servir), les comptes de retour, le cirage anglais, les culottes cousues à la mécanique.

Hors de cela, point de salut. L'art n'est tolérable que si on l'élève à la dignité d'un commerce. J'ai gâté ma vie : j'ai fait de l'art stérile. Que mon malheur soit au moins comme un poteau sur ta route et te dise : Ne suis pas ce chemin de malédiction !

Mon père s'arrêta pour boire un gorgée d'eau. J'aurais pu lui répondre que la récompense de

l'écrivain n'est pas du tout comparable au livre d'un escompteur ou au crédit d'un homme public. Cette récompense est toute en lui, et si haute qu'elle domine même cet éclatant bénéfice qu'on nomme la gloire.

Mais je me gardai bien de prononcer une parole.

Mon père était exténué de fatigue. Il entr'ouvrit la robe de chambre qui se fermait sur son habit noir et toucha du doigt le simple ruban de chevalier noué à sa boutonnière.

— Ils m'ont fait cette aumône, murmura-t-il avec un sourire dont rien ne peut rendre la profonde amertume; ils m'ont donné cela quand j'avais déjà quarante-cinq ans... alors que, depuis vingt ans, mes livres étaient traduits dans toutes les langues de l'Europe... Je suis décoré comme un chef de bureau du ministère, vieilli sur son coussin percé, comme un gardien de passage, comme mon pharmacien qui est un homme d'État.

Il referma sa robe de chambre; sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— Ces iniquités nous blessent davantage, murmura-t-il, parce que nous sommes plus orgueilleux. Je meurs de cela, Charles, comme Racine mourut faute d'un regard de Louis XIV. Mon roi, à moi, c'était le monde : je meurs découragé, désespéré, vaincu. Le monde a détourné de moi ses yeux. Je meurs de n'entendre plus mon nom prononcé sur ma route.

Il se leva brusquement et me regarda en face.

— Charles, me demanda-t-il, mes paroles ont-elles fait impression sur toi?

— Oui, mon père, répondis-je sans hésiter

— Est-ce bien vrai, Charles?

— Mon père, c'est bien vrai.

— Veux-tu consoler mes derniers jours?

— Je le veux de tout cœur, mon père.

Il me tendit sa main, prit la mienne et la serra comme on fait après un pacte conclu.

Puis il sonna. Liban parut.

— Liban, lui dit-il, faites la malle de M. Charles. Il part pour Londres.

— Quand cela? demanda Liban.

— Ce soir, répondit mon père.

IV

ARRIVÉE A LONDRES. — LE DIMANCHE AU SOIR.

Ainsi donc, j'allais quitter un pays où tous les cabinets de lecture, tous les cafés et tous les restaurants avaient sur leurs tables *l'Ame de Madelon!* J'étais, je vous l'ai dit, fort amoureux de cette charmante madame d'Haynard qui ressemblait tant au fameux portrait. Bien des fois, depuis la soirée de chez les d'Ablon, je m'étais dit que madame d'Haynard ferait le destin de toute ma vie.

En ce moment critique, je ne pensai point à madame d'Haynard. Je ne songeai qu'à *l'Ame de Madelon*.....

Chère enfant, petite follette adorée, vous m'écrivez tout exprès pour me reprocher de n'avoir point encore écrit votre nom dans ces pages qui vous sont dédiées. Je l'écrirai tant que vous voudrez : Hélène, Hélène, Hélène ! Vous ne me dites pas seulement que ce récit est le plus joli, le plus délicieux, le plus vrai que vous ayez lu jamais. Quelle distraction, Hélène ! Rêvez-vous donc déjà ?

Et pour qui cette fantaisie du nom écrit en toutes lettres ? à qui voulez-vous le montrer ?

Je sais un beau jeune homme qui me parlait de vous, ce printemps, là-bas, tout là-bas, dans ces immenses plaines de la Hongrie où les oiseaux tourbillonnent comme des nuages et obscurcissent le ciel dans leur vol. Dans cet étrange village de Szégédin, plus grand qu'une capitale, il est un vieux château turc : un carré de remparts qui s'affaissent, flanqué de huit

tours basses et larges, coiffées chacune d'un turban de pierre.

Sur l'une des tours qui regarde la Theiss, rivière vassale du grand Danube et dans laquelle tiendrait six fois notre Seine de Paris, le drapeau autrichien déploie ses blafardes couleurs. C'est la prison du bandit épique Rosza Chandor, qui couche sur la terre mouillée par haine et mépris du matelas allemand.

Une fois, votre cousin Jean m'attendit plus longtemps que de coutume au pied de cette tour païenne. Le lendemain, j'y vis un nom gravé dans la pierre granitique, un nom de femme.

Plaignez-vous encore, Hélène. Jean est le plus noble cœur que je connaisse. Ce fut au pied de la tour de Szégédin que je compris pourquoi Jean admirait si froidement les beaux cheveux des comtesses viennoises et pourquoi Jean ne s'extasiait pas sur le galbe merveilleux des dames de la Saxe royale.

Jean n'avait pourtant pas fait *l'Ame de Madelon.*

Hélène, ma chère petite Hélène, j'irai vous voir heureuse. C'est Jean que j'aime le mieux après vous. Je vous conduirai ma femme. Elle se souvient de vous : un bébé qui voulait la chèvre...

Mon père me guettait pendant qu'il donnait l'ordre à Liban de préparer ma malle pour le soir même. Je ne bronchai pas. J'étais désormais une victime résignée. Il se peut, d'ailleurs, que je ne fusse point très-fâché de voir un peu de pays. Je n'avais encore jamais voyagé.

Mon père reprit en me tendant la main :

— Charles, je suis partagé entre la joie et la peine. J'ai de la joie, en songeant que je vous barre une route pleine de souffrances et de perversités : j'ai de la peine, parce que nous voilà séparés au moment où je me sentais pour vous le cœur d'un père, d'un bon père.

A Londres, vous aurez un crédit. Ne vous laissez manquer de rien.

Je veux vous dire une chose pour vous bien démontrer que mon désir n'est pas de peser tyranniquement sur votre vocation. C'est en

France seulement que la littérature est une honte et une maladie. Vous savez l'anglais fort bien déjà. Vous vous perfectionnerez à Londres. S'il vous plait d'écrire en anglais, de vous faire homme de lettres anglais, je donne mon consentement des deux mains. Les Anglais peuvent avoir des milliers de défauts, mais ils se montrent du moins reconnaissants envers ceux qui les instruisent ou les amusent.

Si le ciel eût voulu que notre bon ami Alexandre Dumas fût le fils d'un cockney, il serait, à l'heure qu'il est, pair d'Angleterre et riche comme une demi-douzaine de Rothschilds.

— Je serai toujours fier d'être Français, dis-je.

— Très-bien, Charles ; mais alors, ne vous moquez jamais des Esquimaux qui ont bien autant de raisons que nous pour aimer leur affreux pays. Dieu est bon. Nous adorons la France comme le hibou chérit ses petits.

Parlons raison. Vous avez sans doute envie de savoir ce que vous allez faire à Londres.

— Mon père, interrompis-je, en dehors de

la profession d'homme de lettres, toutes les carrières me sont à peu près indifférentes.

— Je vous approuve encore, Charles, en ce sens que toutes les autres carrières ont du bon. Étant une fois mise de côté la profession d'homme de lettres, comme vous appelez sans rire cette burlesque fonction du bavard qui veut forcer l'univers à écouter ses inutiles harangues, le proverbe devient sincère : Il n'y a point de sot métier. L'état de médecin a du bon, celui d'avocat aussi ; j'aime assez le notariat; l'administration n'est pas sans charmes.

Mais, note bien une chose, Charles, mon enfant. De nos jours, toutes les hiérarchies sont un peu interverties. Ce qui était en haut déchoit; ce qui était en bas surnage. Les professions libérales arrivent à n'être plus que des pis-aller. Il faut, pour les remplir, quelque intelligence, un peu d'instruction et même un petit grain de tenue. A quoi bon tout cela puisque le commerce peut s'en passer?

Le commerce, c'est le haut bout, il n'y a pas à dire non. Le commerce a tous les droits et

tous les priviléges. Il n'exige rien, sinon un faisceau de qualités négatives. Quiconque est assez avisé pour rompre avec cette infirmité que nous appelons *de l'esprit*, quiconque borne la science mathématique aux quatre règles, la philosophie à l'égoïsme bien entendu, l'art aux dessins des châles ou aux *dispositions* de l'indienne, la littérature au cours raisonné des fonds publics, peut rêver l'avenir d'un prince.

Te répugnerait-il d'entrer dans le commerce ?

— Je vous ai dit, mon père, répliquai-je d'un ton morne, que je n'avais d'autre volonté que la vôtre.

Il sourit et murmura :

— Quand on est une fois millionnaire, on peut faire çà et là quelque petit vaudeville...

— Épargnez-moi du moins la raillerie...! commençai-je.

— Du tout, Charles, du tout ! je suis content, je suis gai, je veux que tu le sois. Je vois en toi un échappé des galères parisiennes : peux-tu m'empêcher de fêter ta délivrance? Je veux que

tu me remercies, Charles, non pas ce soir, peut-être, mais avant huit jours.

Tu ne sais pas, reprit-il avec une légère emphase, tu ne peux pas savoir ce que c'est que le commerce anglais!... Il faut avoir vu cela pour y croire. L'Inde, mon ami, l'*alma mater!* l'inépuisable mine de toutes les richesses!...

Je me rappelle parfaitement le discours de mon père. Je pourrais le reproduire en entier, mais je n'ai garde. Ce plaidoyer bouffi sortait entièrement de son style et de ses habitudes. Il s'échauffait de bonne foi, mais il n'était plus lui-même. J'ai vu souvent cela chez le grand avocat qui défend une mauvaise cause.

D'ailleurs, à quoi bon plaider? La cause était gagnée. Je ne résistais plus.

Pendant que Liban faisait mes paquets, mon père se mit à son secrétaire et minuta pour moi plusieurs lettres de recommandation. La principale était adressée à M. Arthur Manby, chef de la maison Manby and sons, Piccadilly. Ce nom me frappa médiocrement. Rien ne me faisait.

Mon père me donna sur la vie de Londres

d'excellents renseignements que j'écoutai peu. Il me promit de me venir voir la saison prochaine, si sa santé le lui permettait. Il me recommanda de lui écrire souvent...

Je sortis de sa chambre la tête lourde, l'œil ébloui : mon état était voisin de l'ivresse.

Je l'avais embrassé. Il m'avait mis de l'argent dans la main. Il m'avait souhaité bon voyage.

Huit heures sonnaient à l'horloge commune. Le chemin de fer partait à neuf heures et demie. Il était grand temps de s'éveiller, si tout cela n'était qu'un rêve.

Liban m'attendait sur le pas de ma porte.

— J'ai pris une des malles de monsieur, me dit-il, la plus grande, pour tout emporter, car vous ne reviendrez pas, vulgairement parlant, par le retour du train de plaisir.

Il ricanait en pliant avec soin mon pauvre habit, l'habit Caillet et Ferambach.

— Vous êtes donc bien content de me voir partir, Liban? dis-je avec un gros soupir.

J'avais envie de pleurer.

— Pourquoi content? me répondit Liban. Dans l'état de domestique, on est ici pour souffrir les diverses importunités. Il y a plus gênant que vous... Mais je conçois qu'on vous coupe de vive force la manie d'insertion dans les revues et autres périodicités... Nous en avons par-dessus la tête, vulgairement parlant, du métier plumitif !

Sans le vouloir, ce brave Liban caricaturait si parfaitement l'amertume fatiguée de mon père, que je ne pus m'empêcher de sourire.

Il lança mon habit plié sous son bras.

— Un chacun, me dit-il, a par devers soi les péchés de sa jeunesse, si elle fut orageuse. Vous êtes à l'âge de la correction et des amendements qu'on peut apporter au caractère d'un jeune homme bien élevé... Loin de voir avec plaisir l'heure qui va sonner de votre départ pour les contrées étrangères, ça m'ennuie de penser qu'on ne vous verra plus un petit peu le soir, un petit peu le matin... L'habitude s'y mêle et ça vous manque sans qu'on sache pourquoi, si on est assez faible pour s'attacher...

mais c'est pour votre bien, et lesvoyages forment l'esprit en parcourant le monde.

Puis, sans transition :

— J'ai mis la brosse à tête avec les peignes dans la poche de côté ; les bottes neuves sont au fond ; vous trouverez toutes vos cravates dans le portefeuille... C'est bien fait, les malles, maintenant : j'y reprocherais seulement trop de compartiments variés et de cachettes superflues... vulgairement parlant... Les trois douzaines de chemises sont ensemble, et les chaussettes visitées par l'inspection... Je n'ai pas besoin de surajouter qu'après quatorze ans dans la maison de monsieur et vous ayant vu tout nabot croître de jour en jour, ce sera sensiblement avec plaisir que je recevrai à l'occasion de vos nouvelles.

Il y avait en vérité de l'attendrissement dans les élégantes constructions de cette phrase. Liban était un homme de cœur à sa manière.

Je lui offris la main. Il s'y attendait. Il ôta son bonnet grec pour la serrer et me dit :

— Quant à ça, on revient de plus loin... et

l'Angleterre, par le télégraphe et la vapeur, est une île du continent désormais !

Je restai seul dans ma chambre environ dix minutes. Je ne savais pas que j'aimais ma chambre. Quand je regardai la maison de madame d'Ablon, de l'autre côté de l'allée des marronniers, les larmes me vinrent aux yeux.

Je braquai ma lorgnette. Voici ce que je vis :

Aimée, les cheveux ébouriffés, était seule au salon. Elle dormait, la tête appuyée sur ses deux mains croisées. Auprès d'elle, la *Revue* était ouverte. Auprès de la *Revue*, il y avait une cocotte en papier, posée sur ses deux pattes et sur sa queue.

On avait déchiré une page de la *Revue* pour faire la cocotte !

Sur cette partie de la cocotte qu'on appelle la tête et qui ressemble à un capuchon de moine, je pus lire en gros caractères : MADELON...

Vanité profonde des triomphes humains !

— Le fiacre est en bas, me dit Liban qui rentrait.

Il chargea ma malle sur ses épaules. Je le

suivis en silence. En bas, il y avait une voiture qui empêchait mon fiacre d'avancer. Par la portière ouverte, je vis une blanche tête de jeune fille que couronnait une auréole fleurie.

— Nous avons lu votre nouvelle, me dit madame d'Ablon; votre père doit être bien content.

Sophie souriait dans sa coiffure de bal.

La tête du grand Eberhardt m'apparut derrière son diadème fleuri.

— Pas mal, Charles, pas mal, cria-t-il au moment où l'équipage partait; joli début!

Madame d'Ablon me salua de la main. Sophie garda son sourire de marbre.

Elles avaient un point commun, cette Sophie et ma charmante baronne d'Haynard. Elles ressemblaient toutes deux au portrait : Sophie un peu plus chaque jour, chaque jour un peu moins madame la baronne.

Sophie ramena en moi le souvenir de la baronne. Encore une douleur! Ce qui me fâchait principalement, c'était le plaisir qu'allait avoir cet idiot de baron en apprenant mon départ. Pauvre baron!

Je montai bien tristement dans mon fiacre. Une demi-heure après, je forçais de vapeur sur Boulogne.

— Pas de danger que je le quitte, quand même il me renverrait : ainsi n'ayez pas d'inquiétude !

Telles furent les dernières paroles de Liban. Elles me firent du bien. Liban était toute la famille de mon père.

C'est une ville hybride, moitié anglaise, moitié française. On n'y demeure pas. Elle a juste l'importance d'un embarcadère, entouré d'auberges.

La colonne napoléonienne est là qui regarde les blêmes falaises de Folkstone. De loin comme de près, la joyeuse Angleterre est lugubre,

Les Français de Boulogne ont déjà la tournure britannique. Toutes les enseignes y sont faites pour les gentlemen et pour les ladys. J'aime mieux Londres, tout odieux qu'il est. On y rencontre plus de Parisiens.

Que vous étiez une délicieuse enfant, Hélène ! comme ce bleu et ce blanc, dévotion de votre

douce mère allaient bien au sombre azur de vos yeux ! Comme vos cheveux prodigues tombaient gaiement sur la riche courbe de vos petites épaules ! Jean m'aime parce que je lui disais là-bas vos pleurs radieux et vos éclatants sourires.

Ce sont les enfants anglais qui me font songer à votre enfance. Il n'y a là-bas de beau que les enfants.

Les jeunes filles sont déjà tristes. Je ne sais pourquoi les dents des Anglaises continuent de grandir depuis la naissance jusqu'à la mort. Nos filles de Normandie vendent leurs cheveux. J'ai connu de blondes vignettes, Ophélia, Olivia, Diana, Clary, dont la dépouille eût été vraiment précieuse pour le commerce de la tabletterie.

Mais les enfants de Hyde-Park ! des rêves de mère ! La santé, la grâce, la force ! Et des sourires !

A bien réfléchir, on se dirait, il est vrai : Cet ange aux cheveux de lin marchera dans six ans sur des pieds immenses et nouera un mince

ruban de velours noir autour de son grand cou cartilagineux ; le chérubin aura des favoris acajou en côtelettes.

Ce sera miss Molly, blafarde et sèche ; ce sera sir Arthur, ventru et pléthorique.

On ne se dit pas cela. On est sous le charme. Va-t-on songer, en voyant cette couvée de poussins mignons et lestes, que l'automne en fera d'obscènes et lourds chapons ?

Il faut aller voir les enfants anglais le long de la rivière Serpentine, quand ils admirent les moutons de la reine, les canards de la princesse royale, les pintades du prince de Galles et les pigeons du prince Albert. Il faut y aller, s'il fait par hasard un temps passable et que le soleil londonien, guéri un instant de sa fluxion chronique, montre boudeusement au-dessus des grands arbres de Saint-James sa pâle face de valétudinaire bouffi...

C'était un dimanche, au soir. Nous mouillâmes sous London-Bridge. Je laissai mes bagages en douane et je me fis rouler au travers des rues silencieuses de la Cité jusqu'à Piccadilly.

Il est bon de voir Londres, pour la première fois, un dimanche au soir.

L'ennui puritain vous saisit avec une violence telle, que vous êtes bronzé du premier coup.

Les trottoirs sont morts, les maisons sont fermées. La comédie pieuse dépasse tellement le but, qu'on dirait une cité frappée par le feu du ciel.

Malheur à qui se met en deuil pour parler à Dieu ! La prière est un chant. C'est à Sodome, qui ne prie pas, de cacher dans la nuit le blasphème de son silence.

Ces dévots anglicans vous ont un méchant air de conspirateurs. Se cache-t-on si bien pour prier seulement?

George Manby vint me recevoir à la porte, dès que j'eus fait passer mon nom. C'était assurément une distinction hors ligne. On ne reçoit point le dimanche soir. Mon père avait eu des rapports durables et fort intimes avec M. Arthur Manby. Celui-ci s'en souvenait.

George, grand garçon d'une vingtaine d'an-

nées, corps d'hercule, figure d'oiseau, me précéda en me demandant tout bas des nouvelles de ma santé. Je lui répondis en anglais de Paris. Un son rauque et guttural témoigna sa satisfaction.

Je crois qu'il m'aurait donné le doigt sans la solennité du dimanche soir.

En arrivant au seuil du salon, il me dit :

— Silence !

Il entra le premier; je le suivis. Tout le long du chemin, nos pas s'étaient étouffés sur des tapis ras et durs. Les maisons anglaises sont vêtues du haut en bas comme un gentleman prudent qui relève le collet de son twine un jour de brouillard. On ne peut nier qu'elles ne soient chaudes et confortables. L'ennui s'y accumule sans déperdition aucune. Point de courant d'air pour balayer les larges bâillements. De génération en génération, le spleen indigène s'y concentre et forme cette atmosphère sinistre qu'un joyeux Anglais seul peut respirer sans mourir.

J'ai dit sinistre : il faut s'entendre : tout est

bien aéré là dedans et c'est à peine si le charbon national laisse dans la gorge une faible saveur de poison; tout est propre et bien tenu; la plupart du temps, tout est riche. Le deuil vient on ne sait d'où.

Du confortable lui-même, je penche à le croire. Ils ont menuisé au dedans de Westminster, cette miraculeuse basilique, une boîte confortable. Leur rit étroit se noyait dans les immensités de l'église catholique. Je n'ai jamais si bien compris l'anglicisme effronté de ce mot *confortable* qu'en voyant la boîte de Westminster.

C'est l'Angleterre : c'est le méthodisme qui brûlerait le monde pour se tenir les pieds chauds: c'est John Bull iconoclaste, non point par fanatisme, mais pour sa commodité bien entendue.

Le parloir où la famille était réunie répandait énergiquement ces odeurs qui me poursuivaient depuis London-Bridge. Il me serait impossible de définir cet arome violent, mais composé. Chaque fleur a son parfum : cette puanteur est le parfum de la capitale anglaise.

Le parloir était une grande pièce formant un

carré long. De rigides draperies aux couleurs sombres tombaient devant les deux fenêtres à doubles châssis. Au fond, il y avait une de ces cheminées à grilles très-élevées qui semblent faites pour congestionner la tête en laissant les pieds glacés. Un service à thé de métal anglais brillait sur la table, auprès d'une énorme bible ouverte, dans laquelle une jolie petite miss, blonde comme une quenouille de fin lin, faisait la lecture à haute voix.

Un vieillard, trois jeunes gens, deux petites filles et une discrète personne qui me fit, au premier aspect, l'effet d'une gouvernante, entouraient la table, écoutant la lecture. La gouvernante avait néanmoins un livre à la main. Les trois jeunes gens me parurent dépenser beaucoup de courage pour combattre le sommeil qui pesait sur leurs paupières. L'aîné, beau comme une femme, m'adressa un signe de tête, tout plein de grave bienveillance. Deux femmes d'un certain âge s'asseyaient à droite de la cheminée ; à gauche était un vieux couple d'apparence véritablement respectable : un bonhomme

à cheveux blancs, une dame vêtue de noir dont la tête nue montrait une chevelure grise coupée très-ras. Derrière ce couple, une femme de trente à trente-cinq ans se tenait debout devant un pupitre.

Il y avait une bible sur le pupitre; les deux femmes d'un certain âge avaient chacune une bible; le vieux monsieur à cheveux blancs tenait une bible à la main; la dame en noir lisait au travers d'une loupe et son livre était une bible.

Tous ces personnages me saluèrent en silence, sauf le vieillard assis auprès de la table qui se leva et me tendit la main en disant :

— Monsieur Charles, ma famille!... Mes enfants, M. Charles!

Après quoi, la lecture publique reprit son cours en même temps que les lectures particulières.

M. Arthur Manby, le vieillard assis auprès de la table, m'avait indiqué un siége non loin de lui; je le pris et me trouvai assis auprès d'un petit homme que je n'avais point remarqué

parce que la haute taille des trois fils Manby, Nelson, Paulus et George lui faisait ombre.

Le petit homme avait d'énormes cheveux et une figure couleur de terre glaise. Il portait une méchante redingote étriquée. Je n'ai jamais vu de pieds plus larges ni plus plats que les siens. La belle enfant blonde lisait les versets du Talmud : le plus beau livre de finances qui existe sur terre. Il y avait à peine trois minutes que je l'écoutais, lorsque je sentis une démangeaison à ma cuisse, vers le genou. C'était mon petit voisin qui me caressait la jambe.

— Oh ! oh ! me dit-il très-bas et avec un accent tout particulier que je devais connaître plus tard pour être celui de l'Irlande occidentale, ne voilà-t-il pas une belle collection de bibles... Vous venez de Paris ?... quoi de nouveau dans la politique ?... Moi, je ne mange pas de bible : je suis catholique... cousin des Robertson par ma mère... Nous avons une tenance là-bas, de l'autre côté du Corril à huit lieues de Galway... Vous autres Français, vous aimez les Irlandais... Malheureux pays !... Tout cela finira

mal... et dans l'Inde aussi. . Aimez-vous les voyages?... C'est pour le commerce que vous venez ici?... Bon! bon! s'interrompit-il en voyant le vieux Manby regardait de notre côté; on que ne peut seulement pas souffler, le dimanche au soir... Là-bas, nous dansions comme des perdus quand il y avait un petit coup de *poteen* sous le bonnet... Parbleu! sur dix filles, il y en a neuf de jolies... Si vous pouviez voir Katty, ma demi-sœur!... et Polly, notre cousine... et Beth... et les autres... mais le bon temps est passé... Voulez-vous savoir où vous êtes?... Ce sont d'honnêtes gens, un peu hypocrites... Il faut cela... si Londres se montrait tout nu, il ferait peur... vous feriez tout le Strand et Pall-Mall et le restant de Piccadilly avant de trouver une famille aussi unie... Les Manby sont anglicans; les voilà tous autour de la bible de R. W. Morpeth, doyen de Saint-Paul, le père, les trois fils, les deux petits et la gouvernante. Celle qui lit est une nièce : elle est mignonne comme si elle était de chez nous... Le père a gagné bien de l'argent dans sa vie : l'em-

portera-t-il au cimetière?... La gouvernante a une petite bible ! voyez ! c'est celle de S. N. Logan, l'ancien ami du doyen Morpeth. Il n'y a pas grande différence : seulement Logan et Morpeth se sont pris aux cheveux quand ils ont disputé à St-Stephen... Les trois garçons avalent leur langue : George est un rude boxeur; Paulus boit comme un éponge... Nelson est un héros de ballade... Voyez s'il n'est pas semblable à un dieu!... Toutes les miss du commerce des cotons le voudraient pour fiancé, mais il a dit qu'il n'épouserait qu'une Française... Ça ne réussit pas aux Anglais... mais qu'est-ce que cela nous fait ?

Il s'arrêta et prit un air de grave recueillement, parce que le chef de la maison Manby tournait vers lui son regard sévère. Presque aussitôt après, il reprit avec une volubilité nouvelle :

— Je disais donc que voilà là-bas de l'autre côté de la cheminée, mon respectable oncle J.-R. Robertson, associé pour un quart et sa femme vénérable, ma tante, Rosalba Robertson,

du clan des Mac-Dryell, dans la montagne, du côté d'Ingoldsby... Mon oncle n'écoute pas la lecture de la bible épiscopale, voyez... je crois bien!... Il va aux conférence de Whitefriars; il est Harveyiste depuis les pieds jusqu'à la tête et sa femme est Gladstonienne pour toujours!... Par Dieu! monsieur, ils ont fait bon ménage pendant cinquante-quatre ans, mais comment voulez-vous accorder Harvey, qui prétend que Judas est un symbole, avec Gladstone qui soutient que Pierre fut damné irrémissiblement pour n'avoir point passé son épée au travers du lâche corps de ce traître?... D'ailleurs, les couvertures des bibles Harvey sont chocolat, tandis que les couvertures des bibles Gladstone sont olive... Begorraw! comme on dit chez nous pour Dieu me damne! le bon Dieu doit rire en voyant de si pauvres créatures!... Pensez-vous cependant que ma cousine Arabella soit plus sage? ma cousine Araby, c'est celle-ci qui a les cheveux un peu roux et qui lit une bible violette, derrière ses chers parents... Je ne voudrais pas vous tromper quand

le diable me promettrait ma fortune! La bible violette vaut de l'or. Elle est du docteur Bradshaw de Temple-Church, un homme de six pieds qui peut parler six heures sans reprendre haleine. La préface dit des injures aux quatre évangélistes et constate que le docteur Bradshaw en sait, ma foi, bien plus long qu'eux...Ma cousine Araby ne s'est point mariée parce que personne ne s'est encore avisé de la demander. Elle n'est pourtant pas plus vilaine que la femme du caissier principal qui est à son quatrième mari... Mais regardez, je vous prie, Dorothy Jones et Propitia Manby, ces deux créatures faites pour inspirer le respect... Propitia parle dans les congrégations; elle exhorte les serviteurs du vrai Dieu à massacrer tous les évêques, doyens et bénéficiaires. Il faut le sang de tous ces pharisiens pour engraisser le champ spirituel du révérend Kaernarvon, fondateur de la secte des contemplationistes, bureaux Inner Temple, 23 1/2... Propitia est de la société pour la protection des oiseaux domestiques; elle ne veut tuer que des prêtres. Pour tout le reste,

c'est une bonne pâte de béguine... Mushawach! comme on dit chez nous pour jurer tonnerre ou autre chose, je la préfère bien à Dorothy qui est de l'association contre le baptême des enfants. Ce scélérat de Baker, l'ancien ministre de Jersey, qui penche vers le mormonisme, oui, puisqu'il veut établir au Texas une colonie où tous les hommes seront les maris de toutes les femmes, ce scélérat de Baker l'a rendue folle à lier. Elle a laissé mettre son nom sur la première page de la bible Baker parmi les souscripteurs de cette œuvre d'iniquité. La bible Baker est noire comme l'âme du coquin lui-même; la bible Kaernarvon est rose. Dorothy et Propitia ne se parlent plus; mon oncle et ma tante sont à couteaux tirés ensemble, mais ils se réunissent pour détester ces demi-papistes de Manby et leur propre fille, Arabella, perdue dans les abîmes du Bradshawisme!... Arabella, de son côté, a rompu avec son père, sa mère, ses cousins, ses cousines. Quant aux Manby, je crois bien qu'ils cherchent une occasion de faire maison nette.

A part cela, c'est une famille patriarcale et bien unie. Écoutez! vous entendriez les souris courir! Une chose que je voudrais voir, monsieur, c'est un festin où R. W. Morpeth, le doyen de Saint-Paul, S.-N. Logan, son ancien ami, Harvey, Gladstone, le docteur Bradshaw de Temple-Church, le révérend Kaernarvon et ce scélérat de Baker joueraient des dents les uns contre les autres...

Dix heures sonnèrent à la pendule. Toutes les bibles furent fermées. La jolie petite blonde entonna d'une voix suraiguë et remarquablement nasillarde un psaume en langue vulgaire. Les Manby se mirent sur leurs pieds, tandis que J.-R. Robertson, Rosalba Robertson, Arabella Robertson, Dorothy Jones et Propitia Manby détournaient la tête en se bouchant les oreilles.

La gouvernante, ouaille du dissident Logan, dut se borner, en raison de sa position dépendante, à mettre sa bible au devant de ses yeux.

Le psaume étant achevé, M. Arthur Manby prononça une courte allocution; puis les portes

de la salle à manger s'ouvrirent. Mon petit voisin l'Irlandais me dit :

— Je m'appelle Owen Connor de mon nom. Si vous trouvez que je sois un bon vivant, nous causerons encore ensemble.

Positivement, la frugalité de ce repas du dimanche soir m'édifia. Je croyais savoir que les Anglais sont une race gourmande à l'excès. En voyant les poissons salés et les laitages qui couvraient la table, je pensai :

— Ils ont bien raison ceux qui prétendent que les peuples protestants sont plus religieux que nous !

— Patience ! me dit à l'oreille ce petit coquin de Connor.

Il avait lu ma pensée intime sur ma figure.

Je fus placé à côté de M. Manby le père, qui eut la bonté de me traiter selon les meilleures lois de l'hospitalité. Nelson, Paulus et George vinrent tour à tour m'offrir le doigt. Nelson alla jusqu'à me dire que j'étais le bien venu dans la maison. Dès ce premier moment, je me

sentis porté vers lui d'une très-sincère et très-réelle sympathie.

A ce repas, chacun fut d'une sobriété exemplaire. Vers onze heures et demie, les dames se levèrent et miss Propitia Manby donna l'ordre de porter chez elle trois bouteilles de rhum et une demi-douzaine de flacons de madère parce que c'était son tour d'offrir le thé.

Les dames une fois parties, on enleva tout ce qui était sur la table. On mit une nappe à thé en toile d'une merveilleuse finesse. Au centre fut posé en grande cérémonie un immense plat de lard rouge, bouilli, flanqué de quatre boîtes à cary. A droite et à gauche, deux théières, escortées de leurs accessoires, fumèrent. Devant chacun de nous, une bouteille de porto fut plantée, avec un flacon de rhum en vedette. Ça et là il y eut quelques pots de porter, pour les amateurs.

On apporta d'excellents cigares dans leurs boîtes authentiques, des huitres grasses dans des seaux d'argent et du skilton taillé en allumettes sur des feuilles de vigne.

Puis les domestiques se retirèrent.

Je ne sais pas ce qui eut lieu chez miss Propitia, bourreau des évêques ; j'ignore ce qui avint des spiritueux portés dans le gynécée britannique. Je vous rendrai compte seulement de ce que je vis.

Pauvre Hélène! nous sommes loin de nos amours! Faut-il vous apprendre, pour réveiller votre attention, que le mari futur de la femme au masque de plâtre était là? Faut-il vous dire que mon cœur battait au choc de je ne sais quels pressentiments inouïs en contemplant la blanche et sereine figure d'un jeune homme, beau comme les anges, au milieu des préparatifs de cette épaisse et sombre bombance?...

V

MON AMI NELSON. — MA VIE CHANGE.

Hélène, je ne veux pas défendre nos ivrognes français. Souvenez-vous pourtant du vieux jardinier de notre oncle. Quelle désopilante gaieté! quel feu! quelle philosophie. Et qu'il était beau quand il portait sa pièce blanche au tronc de M. le curé pour expier son péché d'habitude!

L'ivresse anglaise est un deuil. Bacchus britannique a fait la gageure de ne jamais rire. Il

se noie de parti pris dans le vin. Il tombe mort sans avoir pu secouer son obscène tristesse.

Je les ai vus dans leurs maisons et dans leurs rues, dans leurs châteaux et au fond de ces gouffres ardents qu'ils appellent les palais du gin (*Gin palace*). L'orgie, chez eux, a toujours un goût de cérémonie mortuaire. Ils ne se *grisent* pas, ils se suicident froidement et de mauvaise humeur.

Les uns se jetèrent sur les huîtres grasses, les autres attaquèrent la gamelle de lard rouge.

— M. Charles, me dit le vieux Manby, je bois avec vous.

Ce singe d'Irlandais, Owen Connor, qui s'était assis auprès de moi, emplit aussitôt mon verre. Ce sont des rasades insensées. Il faut les avaler d'un trait ou se résoudre à passer pour un être grossier, ignorant les lois les plus élémentaires de la politesse. Je bus mon verre de porto à la satisfaction de M. Manby qui me salua en remplissant de nouveau le sien. Je n'étais pas encore remis de mon effort, lorsque l'honorable

J. R. Robertson me fit signe et me dit de sa voix cassée :

— Jeune gentleman, voulez-vous me faire l'honneur de boire avec moi?

Owen mit du vin jusqu'aux bords de mon verre. Je bus encore, mais la nausée me venait déjà. Le fumet du lard rouge m'asphyxiait. Les huîtres grasses me donnaient envie de repasser incontinent le détroit.

Je sentis les cheveux crépus d'Owen qui caressaient ma joue. Il me glissa tout bas à l'oreille :

— Je ne ferais pas cela pour un Anglais. Vous m'avez l'air d'un joli garçon et j'ai pitié de vous, car ils vont vous étouffer... Tenez-vous bien : je boirai votre verre plein chaque fois qu'on vous provoquera, et vous montrerez mon verre vide.

Verte Irlande! belle et malheureuse terre! Helène, voilà ce qu'un pauvre Irlandais fit pour votre bon ami!

Nous étions une douzaine d'hommes; outre les membres de la famille, les principaux em-

ployés de la maison avaient place autour de la table. Nelson, Paulus et George me demandèrent à boire avec moi : je voulus vider loyalement mon verre pour ce magnifique Nelson, mais Owen engloutit les rasades destinées aux deux autres frères.

Puis, ce fut le tour de M. Saunders, de M. Caxton, de M. Harringby, de M. Macdonald. Tout répétèrent poliment la formule : M. Charles, voulez-vous me faire l'honneur de boire avec moi? Tous eurent lieu d'être contents, car cet Owen Connor était une belle nature, très-puissamment absorbante. Il buvait comme un madrépore. Tout en me rendant service, il se donnait du bon temps. Par intervalle, je l'examinais du coin de l'œil. Je vis la joie naître et grandir sur sa face terreuse. Bégorraw ! Arrah ! Mushawach! Il y allait de bon cœur.

Vers minuit et demi, le lard rouge et les huitres étaient engloutis. M. Arthur Manby, tout pâle, chancelait un peu sur son siége; au contraire, l'honorable J. R. Robertson avait la figure écarlate et tout près d'éclater. Nelson

lança son verre contre la porte. Deux domestiques en livrée noire parurent aussitôt. M. Manby et M. Robertson furent décemment emportés. Sur le seuil, M. Manby fit effort pour dire :

— Demain matin de bonne heure à la besogne... Nous avons le courrier de Bombay.

Dès que ces sages vieillards furent partis, les gageures commencèrent. On apporta l'eau-de-vie teintée au carmin et les puddings. Personne ne prit plus la peine de régler les toasts. Une frénésie sourde et glacée sembla s'emparer de tous les assistants. Nelson, le beau Nelson écarquillait les yeux convulsivement et brandissait les bouteilles au-dessus de sa tête avec une morne fureur.

— Voyez cela! grommelait mon Irlandais; voilà les maîtres du monde!

Ils pariaient ; ils se provoquaient. M. Caxton, père de huit enfants, gagea qu'il mangerait quatre-vingts douzaines d'huîtres. M. Harringby, gros bonhomme court et charnu, jura par Dieu qu'il faisait, quand il voulait, six lieues à l'heure, à pied, sans se presser ; George voulait se cou-

cher à terre et porter trois mille pounds sur son estomac ; Paulus essayait de mettre le feu au bol de punch avec une allumette éteinte. Nelson, épileptique, appelait John à grands cris : il voulait un rasoir. Il avait parié qu'il se couperait le poignet droit, juste à l'articulation.

M. Saunders glissa le premier sous la table. Personne ne s'en aperçut. M. Caxton, père de huit enfants, le suivit. M. Macdonald mit le goulot d'une bouteille dans sa bouche : la bouteille et M. Macdonald disparurent en même temps. George perdit plante. M. Harringby voulut se retenir à la nappe et s'engloutit sous un monceau de débris. Les autres essayèrent de se lever : ils tombèrent pêle-mêle et vautrés comme...

Comme quoi, au fait? Il n'y a point de comparaison possible. Vautrés comme des Anglais.

J'étais anéanti ; de bonne foi, je tâchais de secouer cet extravagant cauchemar. Owen Connor eut son rire strident. Il poussa du pied les jambes qui dépassaient la table et vida les fonds

de bouteille dans un seul verre qu'il avala avec plaisir.

— Oh! me dit-il en fourrant le reste du pudding dans sa poche; c'est rangé tout de même, allez!... Ça ne dépense pas six pence sans faire une *mention* sur l'agenda... Vous les verrez tous demain à la besogne pour la malle de Bombay.

Connor me conduisit à ma chambre. Je m'endormis avant d'avoir pu mettre de l'ordre dans mes pensées.

Il y avait grande hausse sur les cotons. Il se faisait des affaires énormes et la maison Manby and sons réalisait de magnifiques bénéfices. Je dus comprendre dès les premiers jours combien mon père avait raison de mépriser la profession d'homme de lettres, au point de vue de la rémunération. Maintenant que j'ai vu le monde, je m'étonne sincèrement qu'il y ait des malheureux pour exercer la profession d'homme de lettres.

Il faut croire que l'univers compte encore quelques âmes désintéressées.

Pour certains, la vocation est peut-être un irrésistible attrait.

Je fus placé dans le bureau n° 3, dirigé par Paulus Manby. J'avais mission d'enregistrer le détail des opérations de l'intérieur, c'est-à-dire les ventes aux fabriques. Nous étions trois pour ce travail qui, en France, eût occupé tout un régiment de commis. Les écritures anglaises sont d'une admirable simplicité. On peut étendre cet éloge à tout son système d'administration politique. A Londres, il n'y a d'embrouillé que les lois.

Il est étrange assurément qu'un peuple si positif, si amoureux de ses prérogatives, si égoïste, si parfaitement conscient de ses intérêts matériels, subisse encore la plus absurde, la plus obscure, la plus compliquée de toutes les jurisprudences. Le malheur des Anglais c'est que Napoléon ait codifié nos lois. Ils ont si grande haine de nos coutumes, qu'ils restent perdus au fond de leur forêt de Bondy judiciaire pour ne pas être accusés de se régler sur nous. Ce sont nos bons amis, cependant,

quand l'occasion n'est pas de nous battre...

Nelson fit tout ce qu'il put pour m'avoir dans le bureau dont il était le chef. M. Manby ne voulut pas. Il donna pour raison que Nelson, parlant très-bien le français, n'avait pas besoin de moi. Ma véritable utilité dans la maison était en effet le français! Je faisais presque tous les jours après le dîner une lecture en français à la famille réunie, et chacun m'interrogeait sur les difficultés de la prononciation. Je donnai même une douzaine de leçons en forme aux trois jeunes filles. Elles étaient intelligentes; elles comprenaient bien; la bonne volonté ne leur manquait point, mais leurs larynx d'oiseaux enrhumés se refusaient absolument à produire des sons tolérables. L'Anglaise a la voix fausse tout naturellement, comme le canard a les pieds palmés.

On me traitait fort bien. Le beau Nelson me témoignait une amitié véritable et l'ainée des jeunes miss me distinguait d'une façon tout à fait ostensible. Cela ne paraissait point autrement déplaire à M. Arthur Manby. Je crois que

j'aurais pu m'implanter dans cette famille, obtenir la main de miss Manby et devenir le chef légitime du 4e bureau. C'était probablement le plan de mon pauvre père, embelli et romantisé. Mais le destin avait d'autres vues sur moi.

Depuis la première minute passée à Londres, j'abhorrais cette ville odieuse et maussade. L'air qu'on y respirait gênait mes poumons. La vue des Anglais que je rencontrais dans les rues m'offensait. Je ne plaisante pas, Hélène : c'était mon désespoir de me dire en voyant ces foules bourdonnantes et affairées : Tous ceux-là sont des Anglais !

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de m'arrêter à la grille d'un square et d'avoir les larmes aux yeux en regardant les chevrettes blanches qui paissent ces admirables gazons, invention des jardiniers d'Outre-Manche ! Cela me faisait songer à la maison de la rue d'Astorg qui avait aussi de beaux gazons. Je revoyais les deux petites d'Ablon caressant leur chèvre. Tout cela m'attendrissait, jusqu'au souvenir de leurs moqueries !

Je pensais très-souvent à mon père. Je le voyais tel qu'il était lors de notre dernière entrevue, maigre dans son double vêtement, pâle, ouvrant avec fatigue ses yeux agrandis. Une des choses qui m'avaient frappé le plus vivement dans son discours, c'était la comparaison faite par lui entre les diverses professions. J'épousais volontiers sa querelle. Je maudissais les gouvernements qui mesurent d'une main si avare les récompenses et les honneurs aux penseurs délicats, dont l'œuvre est comme une part des gloires de la France, tandis que ces mêmes honneurs et ces mêmes récompenses tombent comme grêle sur la somnolence administrative, sur le commerce avidement égoïste et sur les vainqueurs hasardeux de la bataille industrielle.

Depuis, mon sentiment a bien changé. Les gouvernements ont raison. Il n'est pas au pouvoir des gouvernements de récompenser l'homme de lettres. L'art sert un autre maître que le gouvernement, quel qu'il soit; il courtise un autre souverain qui s'appelle le monde. Le

monde seul est assez riche pour payer l'art, assez grand pour tresser de sa main cette vaste couronne qui est la gloire.

« Paris, 22 mai 18...

« Monsieur me charge d'accuser à monsieur la réception de sa lettre du 16 courant, où il dit qu'il s'ennuie passablement, quoique n'ayant point à se plaindre de l'accueil général des membres de la maison de commerce anglaise. Monsieur va un tantinet mieux depuis que la *Revue des Deux Mondes* a fait un grand article sur ses *Contes et Nouvelles*. M. M... lui a promis sa voix et celles de ses amis pour le fauteuil. Le ministre nous a invités à dîner; enfin, ça ressemble à un mouvement de hausse, vulgairement parlant.

« Nous retravaillons à la comédie pour le Théâtre Français : *la Courte échelle*. Nous avons un acte et demi de fait. Nous craignons la censure.

« Monsieur embrasse bien monsieur, et j'y joins mes respects.

« LIBAN.

« *P. S.* Le porteur de la *Revue de Paris* m'a dit que l'*Ame de Madelon* était un demi-succès. Ça vaut mieux que rien. Quand j'aurai une minute, je parcourrai la chose et dirai mon avis bien franchement à monsieur. »

L'*Ame de Madelon!* Combien de siècles me séparaient de ces folies! quel abîme entre ce rêve et mon existence actuelle!

J'avais deux amis, mon bavard d'Irlandais et Nelson Manby. L'Irlandais me fatiguait. La compagnie de Nelson me donna les seuls instants de bonheur que j'aie goûtés à Londres.

C'était un Anglais chevaleresque, doux comme une femme, un peu faible, sans défense contre les naïves fantaisies de son imagination; c'était un grave enfant, mettant je ne sais quelle puerile poésie entre lui et les lourdes réalités qui l'opprimaient.

Il me témoignait une affection sans bornes. Nous nous étions liés tout de suite. Pendant les longs jours d'été, nous quittions le bureau ensemble et nous faisions d'interminables promenades qui se prolongeaient fort avant dans la nuit; des promenades à pied, à la française.

Nelson aimait tout ce qui était français.

Nous prenions le petit parc Saint-James, Hyde-Park et le parc du Régent. Nous donnions bien peu d'attention aux splendides attelages qui piaffaient sur le sable fin de ces aristocratiques allées. Nous causions, nous allions. Nous causions parfois de Shakespeare, de Marlowe, des romans de Smollett. Nelson avait un sens littéraire particulièrement délicat. Il éclairait parfois pour moi-même la manière et le talent de mon père.

Mon père était, à Londres, un des plus populaires parmi les écrivains français.

Nous causions de Schiller et de Gœthe. Nelson aimait Hoffmann, ce poëte que les Allemands renient. Il adorait Victor Hugo. Briseux lui mettait des larmes sous la paupière. Il me

demandait sans cesse pourquoi l'auteur de *Mario* n'avait pas, officiellement, le premier rang parmi nos poëtes. Partant de là, nous tâchions de mettre un peu d'ordre dans la prodigieuse anarchie de cette littérature française, si opulente et si mal classée. De loin, l'effort des coteries apparait mieux. On ne peut réprimer un sourire de pitié en voyant le travail de ces pygmées qui parviennent à entasser leurs images de carton, de manière à voiler pour un jour la vérité des perspectives.

Nelson riait peu d'habitude, mais l'œuvre de la critique française le mettait toujours en joie.

Nous allions. Il nous arrivait de parvenir à notre insu jusqu'au sommet de Primrose-Hill, d'où l'immense laideur de Londres nous apparaissait, drapée dans ses haillons de brouillards. Ces jours-là, nous n'avions pas toujours causé littérature. Nous avions un autre sujet auquel notre beau Nelson revenait avec une persistance avide et singulière. Nous parlions des femmes de Paris. Nelson m'écoutait alors

comme si j'eusse été le dieu de l'éloquence. Mes récits le plongeaient dans de profondes rêveries. Il faisait parfois les deux ou trois lieues qui séparent Primrose-Hill de Piccadilly sans prononcer une parole.

Certes, je n'étais pourtant pas très-fort sur les femmes de Paris. Je n'avais que trois souvenirs : ma mère, madame la baronne d'Haynard et Sophie d'Ablon.

J'aimais assez Nelson pour lui parler de ma mère, cette joie mélancolique et délicieuse de mon enfance. C'était dans ma bouche comme une prière ou un cantique. Je vois ma mère avec des rayons. Ma mère est une sainte dans le ciel.

Le portrait que je faisais de madame d'Haynard empruntait à mes premières impressions d'adolescent je ne sais quelle savoureuse poésie. L'œil de Nelson, qui s'était voilé pendant que je parlais de ma mère, se prenait à briller quand la sémillante baronne venait sur le tapis.

Mais c'était Sophie qui était la favorite de nos entretiens : l'enfance de Sophie, la *mue* de So

phie, toutes les transformations diverses de Sophie : la gamme qui va de la chenille au papillon.

Je savais cette chanson par cœur et sur le bout du doigt. C'était parisien essentiellement. Je m'y complaisais, j'y trouvais comme un amer remède à ma nostalgie. Il me semblait que le nom de Sophie amenait entre mes lèvres une bouffée du bon air de la rue d'Astorg.

— Je radote, disais-je souvent, voilà cent fois que je vous répète ces choses.

Mais Nelson n'en avait jamais assez. Il m'écoutait avec un recueillement inouï. Chaque détail ressassé avait pour lui plus de charme.

Un soir, comme nous revenions à la maison, il s'arrêta sous les arcades du Quadrant, au bout de Regent-street et me demanda d'une voix tremblante :

— Charles, est-ce que vous aimez miss Sophie ?

Je ne m'attendais pas à cette question. J'hésitai. La sueur lui vint aux tempes.

— Ah çà ! m'écriai-je en éclatant de rire,

vous-même, Manby, est-ce que vous seriez amoureux de mademoiselle d'Ablon?

Au lieu de me répondre, il baissa les yeux, puis, me tendant la main :

— Ne plaisantez jamais sur ce sujet, Charles, murmura-t-il.

« Paris, 13 juin 18...

« Monsieur me charge de faire passer à monsieur la petite traite ci-incluse. Monsieur aurait pris la plume lui-même sans ses maux de nerfs. Nous avons été attaqués dans l'*Artiste* par un ami. Je ne peux pas obtenir de monsieur qu'il bouche ses oreilles au bourdonnement de ces moucherons venimeux. Ne pourrait-on pas faire faire là-bas un ou deux articles ? Je pense qu'il y a des journaux ? Dites-moi ce que cela coûte.

« Monsieur va partir pour les Eaux. Son médecin me fait l'effet d'un farceur, vulgairement parlant. Madame Bouilly s'est retirée : c'est Pinard qui prend son fonds : celui qui faisait les courses. Les d'Ablon sont ruinés ou à peu près.

Il a couru des bruits sur M. Eberhardt. La chèvre est morte. Si la chance voulait qu'il se trouve là-bas une bague à votre doigt, j'entends une Anglaise avec une dot un peu cossue, ne faites pas la petite bouche. Monsieur vous embrasse. J'y joins tous mes respects et salutations empressés.

« LIBAN. »

Cette lettre précéda de quelques jours seulement une querelle assez vive que j'eus avec M. George Manby, le troisième fils. Les choses allèrent de ma part si loin, que je dus quitter la maison. Je n'avais pas tort. George était un personnage fort grossier. Tout Français transplanté à Londres, pour son malheur, devient chatouilleux à l'excès, dès qu'il s'agit de la France. L'habitude des Anglais est d'insulter la France à tout bout de champ. M. George Manby eut une leçon sévère. Je désire qu'il en ait profité.

Je ne regrettai que Nelson, malgré les larmes de miss Maud. La pauvre enfant m'eût facilité

de tout son cœur le moyen de suivre les bons conseils de Liban. C'était une bague à mon doigt, et sa dot devait être assez cossue. Mais la sympathie n'y était pas. Je détestais les cotons à ce point, que je fus ravi de la circonstance, pénible en soi, qui m'éloignait de la maison Manby.

J'écrivis sur-le-champ à mon père, et je pris un logement à Sablonnière-hôtel, dans Leicester-Square, rendez-vous de tous les Français de moyen état.

J'étais là depuis cinq ou six jours, attendant avec une certaine impatience la réponse de mon père, lorsqu'un matin, à l'heure de mon lever, j'entendis tout à coup prononcer mon nom dans le corridor de l'hôtel. Cette voix, que je croyais reconnaître, me serra le cœur. Je sautai précipitamment hors de mon lit, fixant mes yeux sur la porte. Elle s'ouvrit pour me montrer Liban en grand deuil.

Je chancelai. J'eus un violent vertige. Liban n'avait pas encore parlé que je savais mon malheur.

— Mon père est mort! m'écriai-je.

Sur la figure de Liban, il y avait une grande et profonde tristesse.

Il inclina la tête affirmativement, et deux grosses larmes roulèrent sur sa joue.

Je m'affaissai, tout nu que j'étais et je cachai ma tête entre mes mains.

— Mon père ! mon pauvre père ! Les sanglots m'étouffaient.

— Quant à ça, disait Liban d'une voix entrecoupée, ils ont tous été à son enterrement, tous ceux qui le mordaient encore à belles dents pendant qu'il suait son agonie... Le ministre avait envoyé sa voiture... Tous les journaux ont chanté le *Libera*...ils veulent bien qu'on soit un grand homme, pourvu qu'on ne vive plus !... Allons ! allons ! M. Charles, un peu de courage!... C'était un bon cœur, aussi vrai que Dieu nous voit... Il est mort comme un saint... au moment où Tronchard était élu membre de l'Académie... et je vous apporte sa dernière parole qui est une bénédiction.

Liban tira en même temps de sa poche un tout petit paquet, dont l'enveloppe était un pa-

pier de soie. Je le lui arrachai des mains. J'avais deviné, au travers du papier, le petit medaillon que mon père portait toujours au cou et qui renfermait le portrait de ma mère. J'ouvris le médaillon. Je collai la miniature contre mes lèvres. C'était le suprême adieu : je me sentais seul.

Pendant cela, Liban me disait :

— Pleurez, M. Charles, ça fait du bien... Quelquefois, vous pourriez peut-être penser que votre dernier envoi à pu faire du mal à monsieur... ça, monsieur tenait beaucoup à la maison Manby... Tous les jours il disait : Au moins le sort de Charles est assuré... Mais quand la dernière lettre est arrivée, monsieur ne pouvait plus lire. Il avait reçu l'extrême-onction la veille au soir... il n'avait plus que deux heures à vivre.

Je passai le portrait de ma mère à mon cou. C'est là que vous l'avez vu, Hélène. Vous l'auriez bien aimée.

Liban ne me dit plus qu'une chose : le nom de la maladie qui avait emporté mon père.

Après quoi, avec un tact qu'on n'eût point soupçonné chez lui, il me laissa tout entier à ma douleur. Deux heures se passèrent ; peut-être davantage. Je me croyais seul depuis longtemps et j'agissais en conséquence. Liban était là pourtant, mais il ne bougeait pas et je ne l'entendais pas même respirer.

Au moment où midi sonnait à ma pendule, je tressaillis au bruit retentissant d'un mouchoir. Liban s'était levé. Il vint à moi, repliant gravement son foulard et me dit :

— Monsieur veut-il que je l'habille ?

— Il n'est pas besoin, Liban, répondis-je.

Liban croisa ses bras sur sa poitrine et me regarda en face.

— Je ne resterai pas près de monsieur malgré lui, reprit-il ; mais je demande formellement à monsieur de vouloir bien me garder. Je n'ai pas mérité qu'on me chasse.

Je lui tendis la main.

— Vous étiez attaché à mon père, Liban, murmurai-je, et mon père vous aimait...

L'effort qu'il fit pour retenir ses larmes

mouilla mes yeux. Il toucha ma main respectueusement.

— Monsieur n'est pas très-riche, me dit-il; je sais mieux les affaires que le notaire... Mais avec de l'économie, monsieur peut encore faire bonne figure et porter comme il faut le nom de son père... je me charge de cela.

Je ne protestai point dans ce premier moment. Par consentement tacite, j'acceptais Liban pour mon intendant.

MIEJSKA BIBLIOTEKA PUBLICZNA w Rzeszowie

FIN DU TOME PREMIER.

NOUVELLES COLLECTIONS

DES MEILLEURS ROMANS FRANÇAIS.

ÉDITIONS ORIGINALES.

COLLECTIONS

HETZEL, MELINE &C.

DÉPÔT GÉNÉRAL

CHEZ

ALPHONSE DÜRR À LEIPZIG.

FORMAT IN-16°. IMPRIMÉ AVEC SOIN.

Prix du Volume 1 Franc 25 Cent.

Achard, Robe de Nessus. 2 vols.
Ancelot, Une Route sans Issue. 1 vol.
Arago, Histoire de ma Jeunesse. 1 vol.
— Les deux Océans. 3 vols.
d'Arpentigny, Scènes de la Vie militaire. 1 vol.
Aycard, Le Diamant de Famille. 4 vols.
— Les Gentlemen de grands Chemins. 2 vols.
— Une Soeur du Cid. 4 vols.
— La Renardière. 4 vols.
— Monsieur Paravet. 1 vol.
Baissac, Les Femmes dans les Temps anciens. 1 vol.
— Les Femmes dans les Temps modernes. 1 vol.
Belloy, Physionomies Contemporaines. 1 vol.
— Portraits et Souvenirs. 1 vol.
Berthet, Les Chauffeurs. 5 vols.

Berthet, Les Emigrants. 9 vols.
— La Dryade de Clairefont. 4 vols.
Bosquet, Une Passion en Province. 1 vol.
Bougard, Les Moralistes oubliés. 1 vol.
Bréhat, Séraphine. 1 vol.
— Un Drame à Calcutta. 1 vol.
— Les Filles du Boer. 2 vols.
— Le Château de Kermaria. 1 vol.
Buchon, Le Fils de l'Ex-maire. 1 vol.
Carlen, Le Tuteur. 4 vols.
Champfleury, La Belle Soubise. 1 vol.
— Confessions de Sylvius. 1 vol.
— Propos amoureux. 1 vol.
— Monsieur de Bois d'Hyver. 3 vols.
— La Succession Le Camus. 2 vols.
Colet, Un Drame Rue de Rivoli. 1 vol.
— Le Comte de Landevès. 1 vol.
Dash, Notre-Dame des Belles Fontaines. 2 vols.
— La Duchesse de Lauzun. 8 vols.
— Les Cheveux de la Reine. 2 vols.
— Mr. trois Étoiles. 4 vols.
— La Villa Balbianino. 3 vols.
Demoulin, Claire Stévart. 2 vols.
— Deux Anges tombés. 1 vol.
Deschanel, Histoire de la Conversation. 1 vol.
— Le Bien qu'on a dit de l'Amour. 1 vol.
— Le Bien et le Mal qu'on a dits des Enfants. 1 vol.
— Le Mal qu'on a dit de l'Amour. 1 vol.
Deslys, Les Etudiants d'Heidelberg. 2 vols.
— Quentin le Forgeron. 4 vols.
— Le Coffret d'Ébène. 1 vol.
— Le Mesnil-au-Bois. 2 vols.
— Fanfan la tulipe. 2 vols.
— Feu Rousselot. 1 vol.
Dumas, (Alex.) De Paris à Astrakan. 5 vols.
— Histoire d'un cabanon. 3 vols.

Dumas, (Alex.) Contes. 2 vols.
— Ammalat-Beg. 2 vols.
— La Frégate l'Espérance. 1 vol.
— Lettres de Saint-Pétersbourg. 1 vol.
— Ainsi soit-il. 3 vols.
— Charles le Téméraire. 2 vols.
— Les Mohicans de Paris. 10 vols.
— Salvator (suite des Mohicans). 13 vols.
— Aventures et Tribulations d'un Comédien. 1 vol.
— Le Page du Duc de Savoie. 5 vols.
— Les Louves de Machecoul. 8 vols.
— L'Horoscope. 3 vols.
— Black. 3 vols.
— Le Chasseur de Sauvagine. 2 vols.
— La Route de Varennes. 1 vol.
— L'Homme aux Contes. 1 vol.
— Causeries. 4 vols.
— Histoire de mes Bêtes. 2 vols.
— La Maison de Glace. 4 vols.
— Le Chateau d'Eppstein.
— Herminie et Marianne. 1 vol.
— Jane. 1 vol.
— (fils,) La Dame aux Camélias. 2 vols.
Duplessis, Le Batteur d'Estrade. 7 vols.
Esquiros, Le Chateau d'Issy. 1 vol.
Féval, Le Bossu. 6 vols.
— La Louve. 4 vols.
— Les Errants de Nuit. 3 vols.
— L'Homme de Fer. 3 vols.
— Les Compagnons du Silence. 8 vols.
— La Fabrique de Mariages. 6 vols.
— Le Roman de Minuit. 2 vols.
— Le Roi des Gueux. 12 vols.
— Madame Gil Blas. 15 vols.
— Aimée. 2 vols.
Gautier, Jettatura. 1 vol.

Gautier, Avatar. 1 vol.
Goethe, Le Renard. 1 vol.
Gozlan, La Famille Lambert. 1 vol.
— La Couronne de Paille. 1 vol.
— Les Martyrs Inconnus. 1 vol.
— Les Maitresses à Paris. 1 vol.
Gramont, Euphrosine. 1 vol.
— Le Partage. 1 vol.
— Le Sept Mai. 1 vol.
— Madame de Riville. 2 vols.
— La Soeur Ainée. 1 vol.
— Les Mémoires de Frontin. 1 vol.
— La Fille du Garde. 1 vol.
— Comment on vient. 1 vol.
— Comment on se marie. 1 vol.
Greyson, Fiamma Colonna. 2 vols.
Kock (Henry de), Les Femmes de la Bourse. 2 vols.
— Le Médecin des Voleurs. 6 vols.
— (Paul de), Paul et son Chien. 8 vols.
— Monsieur Cherami. 5 vols.
Lavergne, Le Cadet de Famille. 3 vols.
Leprévost, Un Portier qui se dérange. 3 vols.
Maquet, Les Dettes de Coeur. 1 vol.
— l'Envers et l'Endroit. 5 vols.
— La Rose Blanche. 3 vols.
Marmier, Le Tentateur. 1 vol.
— La grande Dame. 1 vol.
Mérimée, Colomba. 1 vol.
Monnier, Les petites Gens. 1 vol.
— Scènes Parisiennes. 1 vol.
— Comédies Bourgeoises. 1 vol.
— Croquis à la Plume. 1 vol.
— Les Bourgois aux Champs. 1 vol.
— Galérie d'Originaux. 1 vol.
Monselet, M. de Cupidon. 2 vols.
— Les Ruines de Paris. 2 vols.

Monselet, La Cuisinière Poetique. 1 vol.
— Musée secret de Paris. 1 vol.
Musset, Voyage ou il vous plaira. 1 vol.
— Madame Mimi Pinson. 1 vol.
Nadar, La Robe de Déjanire. 3 vols.
Niboyet, Les Enfants d'Israël. 4 vols.
Noël, La Vie des fleurs. 1 vol.
— Rabelais. 1 vol.
Paul, Nicette. 2 vols.
— Thérésa. 2 vols.
Place, Speranza. 1 vol.
Ponson du Terrail, Le Page Fleur de Mai. 2 vols.
— Pacte de Sang. 7 vols.
Reybaud, Mémoires d'un Garde de Paris. 3 vols.
Robert, Les Gueux verts. 2 vols.
Sand, Les Beaux Messieurs de Bois-doré. 5 vols.
Scribe, La Jeune Allemagne. 4 vols.
Stahl, Esprit de Chamfort. 1 vol.
Sue, Les Secrets de l'Oreiller. 7 vols.
— Henriette Dumesnil. Suite du: Diable médecin. 1 vol.
— Clémence Hervé. Suite du: Diable médecin. 2 vols.
— La Famille Jouffroy. 6 vols.
— Le Diable médecin. 3 vols.
Ulbach, Pauline Foucault. 5 vols.
Vayssières, Voyages en Abyssinie. 2 vols.
Vignon, Contes à faire peur. 2 vols.
Yvan, Un Coin du céleste Empire. 1 vol.

En Vente a la même Librairie.

About, La Question romaine. 5 me éd. gr. in-8°. 5 frc.
Bastide, La République française et l'Italie en 1848. In-12°. 3 frc.
Blanc (Louis), Révélations historiques en réponse au Livre de Lord Normanby intitulé: A Year of Revolution in Paris. 2 vols. In-12°. 7 frc.

Charras, Histoire de la campagne de 1815. Waterloo. 2 vols. in-12° & Atlas. 8 frc.

Guizot, Histoire de la Civilisation en Europe. 1 vol. 2 francs.

Hugo (Victor), La Légende des Siècles. 2 vols. gr. in-8°. 13 frc.

Lamartine, Histoire des Girondins. 4 vols. Format Charpentier. (Jolie Edition.) 10 francs.

Niboyet, La Reine de l'Andalousie. 1 vol. in-18°. 2 frc.
— Les Mondes Nouveaux. 1 vol. in-18°. 1 fr. 25 cent.
— Les Amours d'un Poëte. 1 vol. gr. in-8°. 3 fr. 50 c.
— L'Amour. 1 vol. gr. in-12°. 2 fr.

J. T. de Saint-Germain, Pour une épingle. in-18°. 1 frc.
— La Veilleuse. 1 vol. in-18°. 1 franc.
— l'Art d'être malheureux. 1 vol. in-18°. 1 franc.
— Lady Clare. 1 vol. in-18°. 1 franc.
— Mignon. 1 vol. in-18°. 1 franc.

FORMAT IN-18°. DIT CHARPENTIER.

Prix du Volume 3 Francs.

Dumas (Alex.), Le Caucase. 3 vols.

Gautier, Histoire de l'Art dramatique. 6 vols.

Jancigny, Histoire de l'Inde. 1 vol.

Larcher & Jullien, Les Hommes jugés par les Femmes. 1 vol.
— Les Femmes jugées par les bonnes Langues. 1 vol.
— Ce qu'on a dit du Mariage. 1 vol.

Larcher & Martin, Les Femmes peintes par elles-mêmes. 1 vol.

Martin, Petites Tribulations. 1 vol.

Martin, Bonnes Bêtises. 1 vol.
— l'Esprit de tout le Monde. 1 vol.

Martin & Larcher, Anthologie satirique. Le Mal qu'on a dit des Femmes. 1 vol.
— Les Femmes jugées par les méchantes Langues. 1 vol.

Ruffini, Le Docteur Antonio. 1 vol.
Thiers, Histoire de Law. 1 vol.
Viard, Les petites Joies. 1 vol.
Vignon, Récits de la Vie réelle. 1 vol.
Villemot, La Vie à Paris. 2 vols.

Prix du Volume 3 Frc. 50 Cent.

Colombey, Les Causes Gaies. 1 vol.
Deschanel, Vie des Comédiens. 1 vol.
Esquiros, l'Angleterre et la Vie Anglaise. 1 vol.
Franklin u. **Esquiros**, Vie des Animaux. 4 vols.
Gramont, Gentilshommes pauvres. 1 vol.
Janin, Critique, Portraits et Caractères Contemporains. 1 vol.
— Varietés Littéraires. 1 vol.
Lavallée, Histoire de la Turquie. 2 vols.
Martin, Les Moralistes Italiens. 1 vol.
— Les Moralistes Espagnols. 1 vol.
— Les Moralistes Anglais. 1 vol.
Morel, Les Moralistes Orientaux. 1 vol.
Sand, George, Les Dames Vertes. 1 vol.
— Voyage autour d'un village. 1 vol.
Sauvage, Les Guêpes Gauloises. 1 vol.
Stahl, Histoire d'un Homme Enrhumé. 1 vol.

DÜRR'S COLLECTION OF STANDARD
AMERICAN AND BRITISH AUTHORS.

Bird, Calavar. 2 vols.
Bryant, Poems.
Cooke, The Last of the Foresters.
— Leather Stocking and Silk.
Cooper, The Last of the Mohicans.
— The Path Finder.
Curtis, Nile Notes of a „Howadji."
— Prue and I. (Half Volume.)
Emerson, Representative Men.

Franklin, Autobiography.
Hawthorne, The Blithedale Romance.
— Twice-Told Tales. 2 vols.
— The House of the Seven Gables.
James, The Old Dominion.
— Lord Montagu's Page. 2 vols.
— The Cavalier. 2 vols.
— Agnes Sorel. 2 vols.
— Leonora d'Orco.
— Revenge. 2 vols.
Longfellow, Complete Works.
— Vol. 1. Poems.
— Vol. 2. The Spanish Student. Evangeline.
— Vol. 3. Hyperion.
— Vol. 4. Kavanagh. Outre-Mer.
— Vol. 5. The Song of Hiawatha.
— Vol. 6. The Courtship of Miles Standish and other Poems. (Half Volume.)
Marvel, Reveries of a Bachelor.
— Dream Life.
Motley, The Rise of the Dutch Republic. 6 vols.
Poe, Select Works.
— Vol. 1. Memoir. Poems. Tales of Mystery.
— Vol. 2. Arthur G. Pym. Eureka.
Prescott, History of Philipp II. 3 vols.
Sedgwick, Married or Single. 2 vols.
Sparks, A Continuation to B. Franklin's Autobiography.
— The Life of George Washington.
Wormeley, Our Cousin Veronica.

FORMAT ANGLAIS GRAND IN-18°.

Imprimé avec caractères neufs sur beau papier satiné.

Prix 2 Francs le Volume.

Chaque Volume se vend séparément.

Leipzig, imprimerie d'Alexandre Edelmann.

AD-30438/t.1

Wojewódzka i Miejska Biblioteka Publiczna w Rzeszowie
AD-30438/t.1
001-0035361-00